

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

## UNE MINUTE SOLENNELLE DANS L'HISTOIRE DE L'EUROPE



1,500,000 hommes, de la Sicile à la Lombardie, attendent le coup de clairon qui les fera frères d'armes des effectifs français, britanniques, russes, belges et serbes pressés au flanc de l'Hydre. Dans les ports italiens sont sous pression des cuirassés d'escadre, des croiseurs, des torpilleurs, des contre-torpilleurs, des sous-marins. L'Allemagne et l'Autriche prêtent l'oreille à la clameur qui monte du Sud.



## Des munitions et toujours des munitions

Une relation officielle nous donne le résultat des derniers combats sur l'Yser. Nous avons réussi à rejeter les Allemands au nord de l'Yser et du canal, et comme le dit le communiqué, nous avons achevé le nettoyage de la rive gauche de l'Yser.

On se rappelle que le 23 avril, sous la surprise des gaz asphyxiants, les Allemands avaient réussi à franchir le canal. Leur succès n'a pas été de longue durée. L'état-major allemand, qui n'aime guère pourtant avouer ses défaites, constate lui-même qu'il a fallu céder aux contre-attaques de nos admirables troupes. Il va sans dire que les pertes allemandes sont toujours considérables. Les batailles qui viennent de se dérouler dans la région du Nord, de l'Yser à Arras, pendant plus de trois semaines, ont ajouté de fortes rallonges aux listes funèbres qu'on n'ose plus publier en Allemagne. Nous éprouvons aussi des pertes douloureuses, mais elles sont bien inférieures à celles des Allemands, et on constate de plus en plus la supériorité morale que nous prenons sur l'adversaire. En plus des cadavres dont on peut faire le compte, nous avons le témoignage des prisonniers démoralisés, hébétés, que l'on sent épuisés, et qui s'estiment heureux d'être sortis de l'enfer des tranchées.

Tous les renseignements recueillis concordent sur l'efficacité meurtrière de notre artillerie. Toutes nos attaques ont réussi, parce qu'elles ont été admirablement préparées par un bombardement formidable. Il ne semble pas que le tir de l'artillerie allemande produise sur nos troupes les mêmes effets de destruction et de terreur, puisque les attaques allemandes trouvent toujours à qui parler quand elles abordent nos tranchées. Nos poilus passent certainement de mauvais quarts d'heure quand les marmites pleuvent sur leurs abris. Mais ils ont pu constater par eux-mêmes, quand ils envahissent les tranchées allemandes, qu'elles sont bien cet enfer que décrivent les prisonniers et les carnets de campagne trouvés sur les morts.

L'artillerie a donc pris dans cette lutte un rôle presque prépondérant. Elle dispose d'une puissance d'engins et de projectiles qui a dépassé toutes les prévisions. Les Allemands ont cru d'abord tenir le record. On peut bien avouer aujourd'hui que nous n'avions pas prêté l'attention qu'il fallait à toute cette force de destruction que recelait la préparation guerrière de l'Allemagne. Elle avait forgé une machine formidable.

On s'est aperçu qu'il ne suffisait pas d'avoir des canons, mais qu'il fallait surtout leur donner l'approvisionnement de munitions proportionné à des batailles dont l'étendue et la durée pouvaient embrasser des fronts immenses et des périodes indéterminées. Les Allemands, eux-mêmes, n'avaient pas prévu des consommations de munitions aussi énormes ! Il a fallu que tous les pays belligérants se transforment en usines Krupp !

La question des munitions domine actuellement la guerre. Et nous pouvons espérer qu'à ce point de vue, les Alliés, après la surprise de la première heure, confirmeront de plus en plus leur supériorité, qui se manifeste déjà depuis quelque temps.

Général X...

### Le roi de Grèce va mieux

ATHÈNES. — Bulletin de santé du roi : le roi a passé une nuit relativement tranquille. L'épanchement reste stationnaire. Température : 38°. Pouls : bon. Etat général satisfaisant.

L'état du roi Constantin ne donne plus lieu à inquiétude. L'amélioration continue.

### Les Serbes prendraient l'offensive

VIENNE, 19 mai. — Le service des renseignements du grand état-major austro-hongrois annonce que de fortes masses serbes, accompagnées d'une très forte artillerie, s'avancent vers la frontière. On s'attend à une attaque générale serbe. (Tribune de Genève.)

### Les aigles noirs !

A l'occasion de la « Journée Française », nous publierons demain la patriotique chanson : les Aigles noirs, composée à la demande d'Excelsior, poésie de Maurice Boukay, musique de René de Buzeuil, et qui sera créée par Mme Eugénie Buffet, directrice de l'« Œuvre de la Chanson aux blessés ».

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 21 mai (292<sup>e</sup> jour de la guerre)

15 HEURES. — Au nord d'Ypres, à l'est du canal de l'Yser, l'ennemi a prononcé, au début de la nuit dernière, une attaque contre nos tranchées. Il a réussi d'abord à y prendre



Une attaque ennemie sur nos tranchées avait réussi à prendre pied mais une contre-attaque l'a complètement refoulé et gagné du terrain au delà de nos positions initiales. Nous avons fait cent vingt prisonniers.

Plus au sud, les troupes britanniques ont réalisé quelques progrès au nord de La Bassée. A Notre-Dame-de-Lorette et sur le front Souchez-Neuville-Saint-Vaast, combat d'artillerie pendant toute la nuit.

Sur le reste du front, rien n'a été signalé.

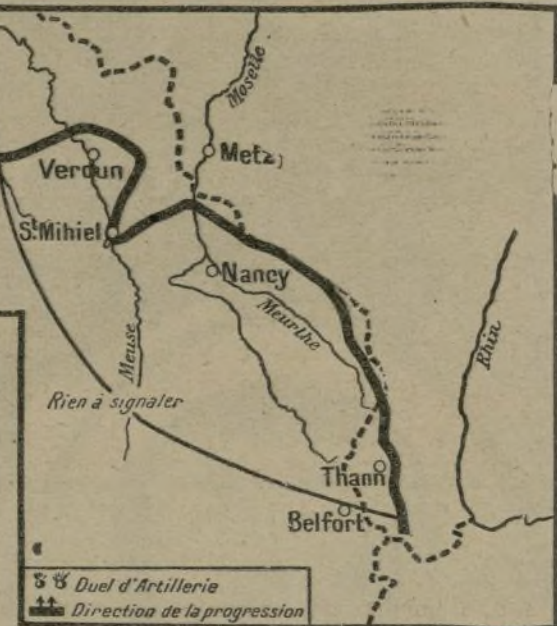
23 HEURES. — Les rapports complémentaires soulignent l'importance de l'échec subi par les Allemands au cours de leur attaque de la nuit du 20 au 21, au nord d'Ypres. Le nombre des prisonniers faits par nous atteint 150. Nous avons pris plusieurs lance-bombes. Plus de 500 cadavres allemands ont été comptés sur le terrain.

Le temps étant devenu meilleur, nos troupes ont prononcé sur les pentes sud de Notre-Dame-de-Lorette une attaque qui a donné de brillants résultats.

Elles se sont emparées des ouvrages allemands dits « La Blanche Voie », situés sur le seul des cinq contreforts sud du massif de Lorette que l'ennemi tient encore partiellement. De ce point, les Allemands par leurs mitrailleuses gênaient notre action, tant sur le plateau qu'à l'ouest de Souchez. La totalité du massif de Lorette et de ses contreforts, défendus par l'ennemi depuis plus de six mois avec une extrême ardeur, est ainsi en notre pouvoir.

Nous avons conquis d'autre part la partie d'Ablain-Saint-Nazaire qui reliait les positions de « La Blanche Voie » à l'extrémité nord-est du village, où les Allemands sont encore.

Au cours de cette action, nous avons fait plus de 250 prisonniers, dont plusieurs offi-



ciers, et pris un canon. L'ennemi a répondu à notre succès par un très violent bombardement, mais n'a pas contre-attaqué.

Journée calme sur le reste du front.

## La bataille du San est particulièrement acharnée

PÉTROGRAD, 20 mai. — (Communiqué du grand état-major du généralissime). — Au cours de la journée du 18 mai, la bataille dans la région de la rive gauche de la Vistule, au sud de la Pilitza et sur tout le front de Galicie, a continué avec une intensité toujours croissante.

Sur ce front, on constate que de nouveaux éléments allemands apparaissent pour la première fois.

Sur la rive gauche de la Vistule, à l'ouest d'Iłża, d'Opatów et de Koprzywnica, ainsi que dans la région du confluent du San et de la Vistule, jusqu'aux environs de Nizko, nos troupes ont repoussé l'ennemi avec succès.

Le nombre des prisonniers qui a été fait sur ce point, au cours de la journée du 18, dépasse 4.000.

De grandes forces ennemies qui ont franchi le San, à la suite d'un combat obstiné, ont réussi à se répandre dans le secteur Iaroslawa-Radawa-Senawa.

Dans la région entre Przemyśl et Iaroslawa, nous avons quelque peu comprimé l'ennemi entre les deux rives du San.

Des détachements d'aéroplanes ennemis ont jeté des bombes sur Przemyśl; l'adversaire n'a d'ailleurs entrepris contre cette ville aucune autre action.

Au sud de Przemyśl, les attaques ennemies sont conduites avec une intensité particulière dans le secteur Loutkow-Iatweghi-rivière Strwiacz, où l'ennemi a réussi, au prix d'énormes sacrifices, à s'emparer de plusieurs de nos tranchées avancées.

Sur le front Drohobytz-Stryi-Dolina, nous avons continué à repousser les attaques tenaces de l'adversaire, lui infligeant des pertes immenses.

A l'ouest de Kolomea, les combats sur les deux rives du Pruth, dans la nuit du 18 au 19 mai, se sont poursuivis à notre avantage.

Dans la région de Chavli, nos troupes ont continué à pousser l'ennemi sur un large front. Nous

avons fait encore plusieurs centaines de prisonniers.

L'adversaire oppose la résistance la plus opiniâtre près du village de Kourchany, où le combat a continué le 19 mai.

Dans les autres régions, on ne signale que de petites escarmouches.

### Pertes effroyables des Austro-Allemands

PÉTROGRAD, 20 mai. — Au cours des opérations que l'ennemi a entreprises depuis trois semaines dans les Karpathes, rien que dans les derniers jours, du 10 au 13 mai, alors que les combats ont été livrés sur une échelle relativement modeste, les pertes de l'ennemi ont été quotidiennement d'environ 10.000 hommes.

Pendant les dix-sept autres jours, et notamment dans la période du 16 au 19 mai, ces pertes se sont élevées à plusieurs dizaines de mille par jour. Certains régiments ennemis ont été réduits à une seule compagnie.

Les pertes totales de l'ennemi sont, sans doute, du quart au tiers des effectifs totaux, y compris 40.000 prisonniers que nous avons faits durant cette période.

Le nombre des canons que l'ennemi a perdus dans ces combats, soit une vingtaine, est insignifiant par rapport à la masse des canons rendus inutilisables par suite du défaut de chevaux ou de leur inaction, causée par la disette de foin et par suite du manque de projectiles dont l'ennemi, durant cette période, a usé de deux à trois millions.

L'ennemi a laissé sur ses derrières, dans ses anciennes positions, plusieurs centaines de canons, ce qui équilibre en partie la différence en sa faveur.

### Le kaiser l'échappe belle

L'empereur d'Allemagne assistait dimanche, avec son état-major, à des opérations de l'offensive en Galicie, lorsque, brusquement, un gros obus vint éclater à 500 mètres de lui : l'automobile impériale, que Guillaume II venait de quitter, fut détruite. (Daily Express.)



NOS LEADERS

## Ce qu'elle sera

On demande beaucoup, de tous côtés : que sera la France après la guerre, quelles seront ses vertus nouvelles, quel sera son tempérament, quelle sera son âme? Je suis confus de ne pas hésiter à répondre, car l'hésitation est une modestie; mais je dois confesser, fût-ce à ma honte, que je n'hésite pas du tout.

La France, probablement, continuera d'être ce qu'elle est en ce moment. Des habitudes prises dans de pareilles circonstances ne sont pas pour se perdre; l'empreinte laissée par une telle frappe ne s'use pas, ne disparaît pas du jour au lendemain.

Or, qu'est la France en ce moment? Elle est... ce qu'elle n'a jamais été jusqu'ici. Elle est ce que Richelieu lui reprochait de ne pas être et ce qu'il regrettait qu'elle ne fût pas et ce qui lui aurait permis, si elle l'avait été, d'être maîtresse du monde. Elle est... elle est *persévérante*. Elle est ce qu'on a dit, un peu coquettement, du prince Guillaume d'Orange; elle est celui qui n'a besoin ni d'espérer pour entreprendre ni de réussir pour persévérer, ou plutôt elle est celui qui espère toujours, qui entreprend toujours et qui persévère tant qu'il espère et entreprend.

Oui, la France, depuis neuf mois et demi, est la grande persévérante. On ne savait pas qu'elle pût l'être, on ne savait pas qu'elle le fût (car, pour le devenir, il fallait qu'elle le fût déjà), on ne lui connaissait pas ce caractère. Elle l'avait. Il a été comme dégage par les circonstances terribles que l'on sait. Il a été comme forcé de sortir et de se déclarer par l'ennemi même et son système de défense et sa méthode de guerre. Très évidemment l'ennemi s'est dit : « Je vais forcer le Français à être persévérant, et, comme il ne peut pas l'être, je le tiens. » L'Allemand nous a forcés à être persévérants, et nous l'avons été, et nous le sommes, et il ne nous tient pas. Mais il nous a instruits; il nous a révélés à nous-mêmes et il nous a comme donné une vertu que nous n'avions pas ou bien plutôt il nous a donné l'occasion de sentir et de saisir en nous une vertu que nous ne savions pas que nous eussions.

Au fait, Richelieu ne se trompait-il point? Pour affirmer que les Français n'avaient point la persévérance, il fallait qu'il ne se regardât pas lui-même. Il fallait qu'il s'oubliait, ou qu'il oubliait qu'il était Français, ou qu'il se crût le seul Français de son espèce. Autant d'erreurs, ou de négligence dans le raisonnement.

La vérité est que le Français est très capable d'être persévérant, mais qu'il n'aime pas à l'être. Il aime à varier ses partis pris et à changer d'idée fixée. Il aime à bâtir un temple à l'inconstance, comme le cardinal Duperron, et à sacrifier à la déesse Variété. « Variété, c'est ma devise », a dit son fabuliste national.

Mais ce n'est pas à dire qu'il soit incapable de persévérer. Il faut seulement qu'il en prenne l'habitude.

Or, cette habitude, il la prend, depuis dix mois bientôt, avec un courage souriant et sublime, il la prend avec héroïsme. Je suis sûr qu'il la gardera. Il n'est jamais passé par une pareille école; il n'est jamais passé par une pareille conjoncture des destinées. Vous avez remarqué, rien qu'en regardant dans votre biographie personnelle, que tout homme a une date dans sa vie, un « tournant », comme on dit maintenant, qui, non seulement lui a donné sa direction, mais qui lui a imprimé un caractère conforme à cette direction et nécessité, par elle.

Des peuples, il en va de même. Affronté par un peuple entêté, le peuple français s'est découvert un entêtement tout au moins égal, et cette opiniâtreté est devenue son âme entière. Elle a mis sous son emprise ses muscles, ses nerfs et son cœur. Par la mémoire, par la force de l'exemple et par l'hérédité, cette âme nouvelle, ou plutôt nouvellement réintégrée, sera celle de la France future. La France sera la nation opiniâtre, la France sera la nation tenace. La France sera la nation qui veut toujours la même chose. Quelle même chose? Être et persévérer dans l'être.

Elle aura appris cela dans l'Argonne et dans la Flandre. Elle ne l'oubliera plus; elle ne pourra plus l'oublier. Un jour on dira : « De quand êtes-vous? — Je suis vieux. Je suis né au temps où la France n'était pas persévérante. — Vous vous trompez. Vous êtes du temps où elle croyait encore qu'elle ne l'était pas. »

Emile Faguet,  
de l'Académie française.

Dans ce numéro :

PAGE 5 : Sur le front, par Henry Cossira.

PAGE 8 : La Vie universitaire.

En attendant...

## Le bois précieux

Vous croyez peut-être, vous bonnes gens, que c'est l'acajou, ou bien le palissandre, ou bien le teck, ou le bois de rose, ou l'amourette — car l'amourette est un bois, mesdames, quoi que vous en pensiez, ou du moins c'est aussi un bois... Eh bien! non, le seul bois aujourd'hui précieux, le vrai, l'unique, c'est le noyer, parce qu'on en fait des crosses de fusil.

Les Allemands, qui s'en doutaient depuis longtemps, avaient rafflé, bien avant la guerre, tous les noyers sérieusement noyables, si j'ose m'exprimer ainsi, de notre région du Sud-Ouest. Et en ayant découvert quelques-uns encore en Belgique et dans le Nord, ils les ont immédiatement abattus.

Posséder un noyer devient donc une fortune. J'avais pensé à en élever quelques-uns sur ma fenêtre, mais ça prend trop de temps à pousser; et puis il paraît qu'il faut un terrain calcaire... tout un aria, quoi!

Mais voilà que j'ouvre le *Petit Bulletin de l'Office Colonial*, et j'y puis lire ceci :

« Informations : La chambre d'agriculture de la Nouvelle-Calédonie a signalé à M. le gouverneur de cette colonie l'importance des peuplements d'acacias qui s'y trouvent.

» L'essence particulière à l'île pourrait avantageusement remplacer le noyer dans la fabrication des fusils et des hélices d'aéroplanes. L'acacia de Calédonie posséderait, en effet, toutes les qualités du noyer. Son prix sur place varie entre 80 et 100 francs la tonne, suivant qualité; de meilleures conditions sont faites pour des achats importants.

» Des échantillons de cette essence sont déposés au musée commercial de l'Office colonial, galerie d'Orléans.

Bon! Nous voilà des crosses de fusil sur la planche... Vous croyez ça, mais moi je vous parie qu'il n'en est rien. Supposez qu'un fabricant de crosses aille voir les échantillons, et se dise : « En effet, c'est exactement ce qu'il me faut. » Hélas, c'est de l'acacia et ce n'est pas du noyer. Et avant qu'une sous-commission, et puis une commission, et puis le ministre décident que l'acacia peut être accepté comme succédané du noyer, que de temps aura coulé! La guerre sera finie.

A moins qu'un neutre, agissant discrètement au compte d'un Boche, achète ces acacias pour l'Allemagne. Après tout, ça fera l'affaire de la Nouvelle-Calédonie. Mais pas la nôtre.

Pierre Mille.

## L'ambassade américaine recense ses sujets en Allemagne

LONDRES. — On mande de Washington au *Daily News* :

« L'ambassade et le consulat général des Etats-Unis à Berlin travaillent actuellement de concert à recenser les sujet américains résidant en Allemagne. Ce recensement sera probablement terminé dans une huitaine.

» M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis, reçoit un nombre incalculable de lettres de compatriotes qui lui demandent ce qu'ils doivent faire. L'ambassadeur répond à tous que, si leurs affaires le leur permettent, ils doivent quitter l'Allemagne immédiatement, bien que rien actuellement ne trouble les bonnes relations des deux pays. A Washington, on leur saurait gré, ajoute-t-il, de retourner en Amérique. »

## L'HUMOUR ET LA GUERRE



ROMANCE SANS PAROLES

(Le Cri de Paris.)

Ayuntamiento de Madrid

## Échos

Un qui a la guigne.

Les cavaliers du bois de Boulogne se souviennent certainement de ce mince Bavarois qu'était le chevalier von Ritter, chargé de la légation de Bavière à Paris, et qui, tous les matins, galopait furieusement aux Acacias sur un assez joli petit cheval à longue queue. Quand fut déclarée la guerre, von Ritter fut nommé à Rome. Il vient de quitter la Ville Eternelle en assurant que son gouvernement lui confiait un poste similaire à Bucharest. Si la Roumanie marche, le chevalier fera pour la troisième fois ses malles. Il ira peut-être en Grèce...

Mais, quoi qu'il en soit, il a la guigne.

Aux mamans françaises.

Bien que venant d'Allemagne, et portant les mots fatidiques « Made in Germany », on les appelait « articles de Paris », ces jouets bon marché qui ornaient la devanture de nos bazars et faisaient la joie de nos bambins : la kultur avait monopolisé le jouet.

C'était regrettable au plus haut point; cette industrie toute de fantaisie, d'imagination et d'habileté est bien notre apanage; et si nous l'avions laissée échapper sous l'influence de l'invasion boche, nous tenons aujourd'hui à prouver qu'en dépit des difficultés momentanées d'approvisionnement ou de fabrication nous en sommes restés maîtres.

C'est dans cet esprit que la *Vie Féminine* va ouvrir en notre hôtel, mardi prochain 25 mai, la première exposition du jouet français : les artistes, les petits fabricants, les industriels ont eu à cœur de créer des modèles intéressants; les grands couturiers ont paré de leurs plus nouvelles créations des poupées très parisiennes et très modernes qui voisineront avec d'exquises marquises à paniers ou de splendides paysannes, et nos glorieux mutilés ont tenu à nous prouver leur habileté et leur patience en reconstituant dans un imposant panorama la bataille de la Marne ou la place Stanislas de Nancy...

Ce n'est pas seulement avec des canons que l'on détruit des barbares. Nous devons nous réjouir de toute manifestation qui a pour objet de leur enlever de l'activité, c'est-à-dire de la richesse et de la force; aussi tous, commerçants ou particuliers, voudront-ils s'intéresser à cet effort et toutes les mamans françaises auront-elles à cœur de mener leurs enfants admirer une exposition qui marque la renaissance d'une industrie bien française et que désormais nous saurons garder.

Anniversaires royaux.

Le mois de mai est celui où, à la cour de Londres, sont célébrés le plus d'anniversaires. C'est au mois de mai, il y a cinq ans, que le roi est monté sur le trône. Le 26 mai prochain, la reine aura quarante-huit ans. Le souverain touchera sa cinquantième année quelques jours plus tard. La princesse Christiane, le prince Léopold de Battenberg sont du mois de mai. La princesse Arthur de Connaught aussi.

Et aussi... le tsar de Russie et le roi d'Espagne.

La sangsue.

Une bonne vieille servante, à Orléans, se fait faire un paquet, chez l'épicier, avec des journaux partiellement blanchis par le ciseau d'Anastasia. Elle remarque les *vides* et, à l'épicier :

— C'est drôle tout de même, ces journaux, en temps de guerre : on dit que c'est par rapport à la sangsue. Je croyais qu'on n'employait c'te bête-là qu'en cas de maladie.

— Ah! ma pauvre femme, répondit l'épicier légèrement narquois, on voit des calamités bien curieuses en ce bas monde depuis dix mois... La... sangsue n'est pas la moins cruelle!

La librairie Larousse.

La Librairie Larousse met en vente aujourd'hui le 2<sup>e</sup> fascicule des CARTES LAROUSSE, destinées à former un atlas complet de la guerre; une brochure, qui suscitera un vif intérêt dans le monde de l'enseignement et dans le monde commercial, LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS, *langues internationales*, par Albert Dauzat. Enfin, elle vient d'ajouter à sa belle collection in-4<sup>e</sup> un splendide ouvrage, LE JAPON ILLUSTRÉ, par Félicien Challaye, qui fera connaître sous tous ses aspects un pays original entre tous et appelé à jouer un si grand rôle. Chez tous les libraires.

Les petits et la guerre.

D'une fillette du Midi, à son papa qui est mobilisé en Argonne :

« ... Oui, mon père, tout va bien chez nous. La mère lapine a fait hier trois petits cochons d'Inde. Avec le fils à la mère Castagnet et celui de la mère Salazac, nous avons bâti hier une tranchée dans notre pré. Nous avons bien joué à la guerre tout l'après-midi. C'est avec cette tranchée-là, qu'avant dîner nous avons réussi à prendre Berlin. »

En faction

— Halte-là! T'as le mot?  
— Non.  
— Moi non plus!

LE VAILLEUR.



# • DERNIÈRE HEURE •

## Le défi du Sénat romain

*"Le Roi, le Parlement, le Peuple remettent à l'armée et à la marine les destinées de la Patrie dans une juste guerre."*

(Discours du sénateur prince Colonna.)

ROME, 21 mai. — Les abords du Sénat sont, comme hier, gardés par les troupes; seuls, les sénateurs, les députés et les personnes munies de billets spéciaux peuvent passer.

La salle et les tribunes du Sénat sont aujourd'hui également comblées; l'austère salle offre un spectacle imposant.

M. Salandra, président du Conseil, dépose le projet relatif aux pleins pouvoirs qui a été adopté hier par la Chambre et en demande l'urgence. Il demande que le président nomme une commission qui sera chargée de le rapporter immédiatement.

L'urgence est adoptée à l'unanimité au milieu des applaudissements.

Le président nomme la commission et appelle à en faire partie les sénateurs suivants : MM. Cavalli, Morra, Cilaviano, Salmoraghi, Giuzzo, Petrella, Scialoja, Canevaro, Prospero Colonna, Isidoro Del Lungo et Inghilleri.

En attendant le rapport de la commission, la séance est suspendue pendant une heure.

A la reprise de la séance, le rapporteur, prince Colonna, maire de Rome, déclare :

On m'a nommé rapporteur pour faire entendre au Sénat l'écho de la voix de Rome, cette grande mère, but radieux de notre épopée nationale, évocatrice de grandeur et de gloire, qui a toujours donné naissance aux saints héros et aux plus fortes hardiesses. (Très vifs applaudissements prolongés.)

C'est vers Rome que tend toute l'ardeur du patriotisme italien, c'est de Rome que flamboie la lumière qui éclaire le monde à travers les siècles. Ce même cri de douleur qui, en 1859, s'était élevé de toute l'Italie vers le grand cœur de Victor-Emmanuel, s'élève maintenant vers le cœur du roi de ce peuple, invoquant la conscience du Parlement, de ces terres qui déjà alors voulaient faire partie de la patrie italienne. (Très vifs applaudissements.)

Le roi, le Parlement, le peuple, accueillant ce cri unanimement et pleins de confiance, remettent aujourd'hui, de Rome immortelle, à l'armée et à la marine, les destinées de la patrie dans une juste guerre. (Très vifs applaudissements. Cris de : « Vive l'armée ! Vive la marine ! Vive l'Italie ! »)

Le prince Colonna poursuit :

La commission propose unanimement l'adoption du projet ; elle adresse à l'armée et à la marine ses sentiments de confiance en leur héroïsme sacré, en leur vertu inflexible de sacrifice, en leur enthousiasme patriotique ; elle envoie son salut déférent et dévoué à l'auguste souverain (Tous les sénateurs et les ministres sont debout, applaudissant longuement et criant : « Vive le roi ! Vive la Maison de Savoie ! Vive l'Italie ! ») et aux dignes princes de la Maison de Savoie. (Applaudissements.)

Dans la ferme confiance que le drapeau italien flottera victorieusement sur nos Alpes et sur la mer, elle vous invite à adopter le projet aux cris de : « Vive l'Italie ! »

Tous les sénateurs et tous les ministres sont debout et acclament longuement l'orateur aux cris de : « Vive l'Italie ! Vive le roi ! Vive l'armée ! » Les tribunes s'associent à cette manifestation. Des voix crient : « L'affichage, l'affichage ! »

MM. Cadolini et Mazza s'associent aux nobles paroles de M. Colonna.

M. Canevaro et quelques autres sénateurs déposent l'ordre du jour suivant :

Le Sénat, après avoir entendu les déclarations du gouvernement affirmant si hautement la volonté de la nation, passe au vote du projet.

M. Salandra accepte avec enthousiasme cet ordre du jour, qui est adopté, par appel nominal, à l'unanimité des 281 sénateurs présents.

L'affichage du discours du prince Colonna est adopté.

On vote sur le projet au scrutin secret.

LE PROJET EST ADOPTÉ PAR 262 VOIX CONTRE 2 ; la proclamation du résultat du vote est vivement acclamée.

Le président, M. Manfredi, invoque les heureuses destinées de la patrie ; il dit que l'Italie sait les hontes qu'elle doit venger ; elle écoute le cri des terres non rachetées ; elle voit de quel côté on combat pour la civilisation et le droit. Le président souhaite que le Sénat se réunisse pour glorifier la victoire ; il termine son discours aux cris de : « Vive l'Italie ! Vive le roi ! »

Tous les sénateurs et les ministres, qui ont écouté debout le discours de M. Manfredi, l'acclament chaleureusement et crient : « Vive l'Italie ! Vive le roi ! »

Le Sénat s'ajourne sine die.

La séance est levée.

Dans l'attente de la rupture. Après la séance du Sénat.

ROME, 21 mai (De notre correspondant). — Les deux grandes journées parlementaires d'hier et

d'aujourd'hui se sont finies au milieu de l'enthousiasme de l'Italie entière.

Les déclarations faites par le gouvernement aux Chambres et auxquelles la publication du *Livre vert* donne une force particulière sont accueillies par la presse romaine avec un grand enthousiasme.

Les journaux soulignent avec une immense joie le magnifique exemple de patriotisme donné par le Parlement italien. Les séances historiques à la Chambre et au Sénat terminent d'une façon fort heureuse, disent-ils, la préparation morale de la nation italienne à la grande épreuve qui se déroulera incessamment.

Ce soir — après la séance du Sénat — toute Rome est dans les rues : on chante partout des hymnes patriotiques, on acclame le roi et l'armée. Un meeting populaire monstre a lieu, au moment où je vous télégraphie, au Capitole. Les manifestations se multiplient dans les principales villes d'Italie. De son côté, le Conseil des ministres s'est réuni, croit-on, pour établir la formule de déclaration de guerre à l'Autriche. Comme le dit le *Giornale d'Italia*, la séance du Sénat d'aujourd'hui a donné le signal définitif de l'action et amènera automatiquement la rupture des relations entre l'Italie et les empires centraux.

D'ailleurs, les signes de l'action imminente se multiplient. De Lugano, on annonce que le prince de Bülow passera demain samedi en gare de Lugano pour rentrer en Allemagne. Une dépêche de Berlin ajoute que M. Bollati, ambassadeur d'Italie à Berlin, aurait reçu l'ordre de demander ses passeports. En tout cas, on apprend officiellement que l'Italie a prié le gouvernement suisse, qui a accepté, de protéger les ressortissants italiens en Allemagne. Les magasins et restaurants italiens de Berlin sont fermés. Les Italiens qui restaient en Allemagne sont en voyage pour rentrer en Italie.

Les socialistes se rallient au gouvernement

ROME, 22 mai (De notre correspondant). — Le groupe parlementaire socialiste officiel a décidé de se rallier au gouvernement. Il publiera un manifeste pour expliquer son attitude.

La navigation dans l'Adriatique est suspendue

ROME, 22 mai (De notre correspondant). — Le ministère de la Marine annonce que la navigation dans l'Adriatique est suspendue.

L'autorité militaire autrichienne coupe les communications avec l'Italie.

ROME, 21 mai (De notre correspondant). — Après les deux séances du Parlement d'hier et d'aujourd'hui, on s'attendait généralement à ce que le Conseil des ministres prenne l'initiative de la rupture avec les empires du Centre.

Voici, au contraire, que cette initiative vient des Autrichiens. En effet, une grosse nouvelle nous est annoncée, ce soir, de source officielle. L'agence Stefani communique d'Udine que l'autorité militaire autrichienne vient de couper cent mètres de rails près de Ponte et de Caffaro, sur la frontière italienne, et tous les fils télégraphiques et électriques. Le train de Milan qui passe par Venise et se dirige ensuite vers le Trentin a été saisi par les Autrichiens. Les cheminots et les employés des postes qui s'y trouvaient ont été retenus. En outre, les sacs de correspondance postale arrivés aujourd'hui dans l'après-midi à la frontière ont été regroupés par les cheminots autrichiens. La Vénétie orientale a été évacuée par la population civile ainsi que la région de Riva di Trento, à l'extrémité du lac de Garde.

L'ambassadeur d'Italie à Berlin est frappé par un Allemand.

ROME, 21 mai (De notre correspondant). — Une dépêche de Berlin apprend qu'aujourd'hui, au moment où l'ambassadeur d'Italie, M. Bollati, sortait, en automobile, de l'ambassade, il fut assailli par un individu qui lui jeta bas son chapeau avec un coup de canne.

Les nombreux agents qui sont de garde à l'ambassade se précipitèrent sur l'individu, qui fut arrêté.

Quelques instants après, un fonctionnaire de la Wilhelmstrasse se présentait à l'ambassade pour présenter les excuses du gouvernement impérial.

Accord avec la Suisse.

GENÈVE, 21 mai. — D'après une information de Rome à la Tribune de Genève, le gouvernement italien aurait conclu un accord spécial avec le gouvernement de la Confédération suisse, accord destiné à régulariser le trafic des marchandises.

## Le baron Burian offre sa démission

Genève, 21 mai. — Le chancelier baron Burian, ministre des Affaires étrangères d'Autriche, a offert sa démission à l'empereur François-Joseph, qui l'a refusée. (Information.)

La foule, à Budapest, chante le « Wacht am Rhein ! »

BALE. — On mande de Budapest que les nouvelles sur les événements d'Italie et la Chambre italienne ont provoqué hier à Budapest des manifestations. Une foule, évaluée à un millier de personnes, chantant des hymnes patriotiques, a acclamé l'Allemagne et la Turquie et s'est rendue d'abord devant le consulat d'Allemagne en chantant le *Wacht am Rhein*, puis devant le consulat de Turquie où elle a acclamé l'empire ottoman. Les manifestants ont tenté ensuite de se rendre devant le consulat d'Italie, mais en ont été empêchés par la police. La foule s'est alors dispersée.

LA CRISE MINISTÉRIELLE BRITANNIQUE

## Lord Kitchener généralissime des armées anglaises

LONDRES. — Une réunion d'hommes politiques s'est tenue à la résidence officielle de M. Asquith. Commencée à midi, elle a pris fin à 1 h. 30. Étaient présents, outre M. Asquith, sir Edward Grey, lord Crewe, M. Mac Kenna, lord Lansdowne, M. Bonar Law, M. A.-J. Balfour et M. Austen Chamberlain. Aucune communication officielle n'a été faite sur les délibérations de la conférence, mais on peut considérer comme un fait acquis que les personnes présentes, à l'exception de lord Lansdowne, formeront la base ou le noyau du nouveau ministère de coalition. Pour des raisons de santé, lord Lansdowne n'acceptera aucun portefeuille.

Dans la future composition ministérielle, lord Kitchener ne resterait pas secrétaire d'Etat à la Guerre. Les fonctions de généralissime des armées anglaises lui seraient confiées et il ne s'occuperait plus que de la direction générale des opérations de guerre. Son successeur serait ou M. Lloyd George ou M. Bonar Law. A l'Amirauté, M. Balfour succéderait à M. Winston Churchill comme premier lord, et M. Churchill recevrait le portefeuille des colonies.

## L'acquittement du lieutenant de vaisseau Bousquet

TOULON, 21 mai. — Le premier conseil de guerre maritime s'est réuni ce matin pour juger le lieutenant de vaisseau Bousquet, âgé de quarante-deux ans, chevalier de la Légion d'honneur, qui, depuis le 20 juillet 1913, est commandant du contre-torpilleur d'escadre *Dague*, lequel fut coulé le 24 février dernier, par l'ennemi, sur les côtes monténégrines.

L'audience a pris fin à midi et demi, après l'interrogatoire des témoins.

Après un réquisitoire du capitaine de vaisseau Jeanselme et une plaidoirie du contrôleur de la marine Calémar, le lieutenant de vaisseau Bousquet a été acquitté comme n'étant pas responsable de la perte de la *Dague*. Le jugement a été rendu à l'unanimité. En clôturant les débats, le capitaine de vaisseau Testu de Balincourt, président des débats, a félicité le lieutenant Bousquet pour sa belle conduite.

## La piraterie allemande

Elle reste inefficace

LONDRES (Officiel). — Les Allemands, au cours de la semaine finissant le 19 mai, ont coulé deux navires marchands britanniques sur un total d'arrivées et de départs de 1.438 long-courriers. Quatre bateaux de pêche ont été également coulés.

Chalutier français coulé

LONDRES. — Le chalutier français *Saint-Just* a été torpillé hier, à 3 h. 15 de l'après-midi, à huit milles au large du port de Dartmouth.

## La Grèce dans l'expectative

ATHÈNES. — Le Conseil des ministres s'est prolongé hier soir en raison de la situation extérieure. On annonce que M. Gounaris est parti samedi pour Salonique, où il fera connaître le programme politique du gouvernement.



## La Presse française et étrangère

### Pour les fumeurs

Du Figaro :

Paris va connaître des tabacs délicieux qu'il n'était jusqu'à ce jour permis de fumer que sous le ciel de l'Algérie : les blonds *cheblis* et les *neffas* au parfum d'Orient.

M. Ribot, ministre des Finances, vient, en effet, d'autoriser nos turcos, nos zouaves et nos spahis, — les troupes de l'Afrique du Nord exclusivement, dit le décret, — à consommer en France leurs tabacs favoris.

Mais M. Ribot ne défend point à ces soldats privilégiés de troquer leurs *cheblis* et leurs *neffas* contre les tabacs de la métropole que pourraient leur offrir les fumeurs d'ici ; et c'est pourquoi nous allons voir, nous avons déjà vu hier, sortir des pipes parisiennes les volutes blanches des *cheblis* et mauves des *neffas*. Quelques turcos, en congé de convalescence à Paris, avaient déjà fait l'échange de leur tabac.

### La bonne censure

De M. G. Anquetil, dans l'Ambulance :

Il y eut, cette semaine, pendant vingt-quatre heures, sur les boulevards, une affiche d'un théâtre d'à côté qui portait, sous le titre d'un vaudeville, en lettres de quelque dix centimètres : « Deux heures de fou rire. » On a fait recouvrir ces deux lignes, qui s'élevaient honteusement sur les murs. Eh bien ! si vous avez des parents en train de verser leur sang à 100 kilomètres d'ici, pensez-vous qu'ils aimeraient apprendre, de leurs champs de carnage, que Paris, dont le sol, sauvé par eux, est déjà foulé par tant de mutilés, laisse afficher un tel cynisme ? Voyez-vous, la censure est la garantie nécessaire du bon ton, puisque le manque de tact de certains en impose, pour notre dignité même, l'indispensable et précieuse sauvegarde.

### Débouchés brésiliens

Du journal le Brésil :

Une délégation française de commerçants et d'industriels qui se rendrait au Brésil pourrait y recueillir de précieuses indications sur les avantages qui découleraient d'une entente commerciale entre la France et le Brésil ; à son retour, elle fournirait au gouvernement français des renseignements précis qui lui permettraient d'assurer au commerce français en Amérique du Sud des débouchés que les Etats-Unis et l'Angleterre cherchent à accaparer.

Il existe, il est vrai, des chambres de commerce dont les avantages ne sont certes pas à dédaigner, non plus que l'action de l'Office national du commerce extérieur, mais il est indispensable que ces initiatives, ainsi que celles des missions officielles, soient complétées par une étude faite sur place par des gens de métier, c'est-à-dire par des commerçants pour le commerce ou des industriels pour l'industrie.

### La bravoure japonaise

Du Jiji (revue japonaise) :

Dans les trois guerres auxquelles ils ont pris part depuis trente ans, les Japonais ont fait preuve de bravoure, mais s'ils ont été égalés sous ce rapport par les armées de l'étranger, on a pu constater chez eux ce qui ne se produit pas ailleurs, c'est que dans les batailles qu'ils livrent, il n'y a pas de prisonniers. Le soldat nippon ne se rend jamais. Il ne tombe aux mains de l'ennemi que blessé ou hors d'état de résister. Dans la campagne de Chine, il n'y eut aucun Japonais de pris. En 1904, les Russes en emmenèrent des milliers en captivité, mais c'étaient presque tous des civils. Un Japonais, soldat ou marin, qui se serait rendu à l'ennemi et reviendrait après la délivrance au Japon serait couvert d'opprobre et marqué d'un stigmate ineffaçable d'ignominie. Aussi, dans l'armée comme dans la flotte, tous ceux qui partent pour combattre ont le mépris de la mort. Personne ne songe à revenir vivant.

### Justice et humanité

Le journal *De Amsterdammer* (Amsterdam) a demandé à M. Emile Boutroux d'écrire une page sur la guerre. De ce bel acte de foi, nous empruntons le passage qu'on va lire :

La France ne croyait pas que le droit de la force fût le seul que reconnussent les nations modernes. Elle comptait que, tôt ou tard, la question d'Alsace-Lorraine, avec les questions analogues, sera soumise au tribunal des nations, et que, quelque jour, dans un monde qui disait apprécier la culture grecque et la religion chrétienne, la justice, elle aussi, serait admise à régler les différends des hommes. Et elle travaillait à développer, chez elle et parmi les nations, les idées de justice et d'humanité.

Le même principe qu'hier ils s'appliquaient à défendre par des moyens pacifiques, les Français le soutiennent aujourd'hui, les armes à la main.

Ils ne se sont pas demandé s'il leur eût été plus avantageux d'accepter la tutelle de leurs puissants voisins, puisqu'ils y eussent perdu l'honneur. Etant donnée la manière dont leurs adversaires ont suscité et conduit cette guerre, ils ont conscience de défendre, avec les droits de l'homme en général, le droit des nations à l'indépendance, à la dignité et au libre développement de leur génie propre. Et cette conscience réveille en eux l'ardeur de 1792, tandis qu'une calme appréciation des conditions de la lutte leur inspire une constance et une patience que nulle difficulté ne pourra briser.

En Argonne, .. mai ....

Tandis qu'en dehors de la zone des armées on fait une propagande active pour la reprise des affaires, ici, sur le front, les chefs de nos soldats font tout le nécessaire pour que la vie des champs souffre le moins possible de la guerre.

Aussi, à quelques kilomètres à peine de la ligne de feu, là où il n'est plus besoin de bouleverser le sol pour y creuser des tranchées, les champs sont défrichés et ensemencés. On peut se battre plus loin ! N'importe, la récolte se fera toujours. Et comme les habitants n'ont pas encore tous réintégré le chaume familial, par crainte du canon qui gronde sans cesse, ce sont les soldats eux-mêmes qui, entre deux combats, deviennent laboureurs et fécondent cette terre qu'ils ont arrosée de leur sang généreux.

Le long des routes, maintenant poudreuses et ensoleillées, on rencontre fréquemment des tringlons ou des artilleurs montés sur leurs chevaux qui traînent des herbes solides ou des soies brillantes. Tout d'abord, les champs ont été nettoyés, ce que l'hiver n'avait pas permis de le faire.

Çà et là, un tumulus apparaît, surmonté d'une petite croix après laquelle pend quelquefois une couronne bien fanée : c'est la tombe d'un brave enseveli par ses frères d'armes, là où il est tombé.

Même celles des ennemis sont l'objet, sinon de leurs soins, tout au moins de leur respect. Dans certaine prairie, on voit sur la croix de bois qui surmonte un tertre, le casque de celui qui repose au-dessous.

Maintenant, les Teutons ne reçoivent plus guère les derniers devoirs. Ceux qui tombent, fauchés par notre mitraille, ou cloués par les baïonnettes de nos fantassins, sont enfouis précipitamment, presque à ras du sol, dans leurs propres tranchées, par ceux qui survivent. Quand nos soldats ont enlevé le piton de Vauquois, ils ont trouvé dans les tranchées conquises des remblais où s'étagaient quatre rangées de cadavres en décomposition.

Maintenant, les Teutons se sont réfugiés dans d'autres cavernes, sur le dernier versant qu'ils possèdent, encore de ce redoutable piton. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour tenir, mais on sent qu'ils lâcheront pied le jour où on le vaudra absolument. Il leur faudra alors se résigner à quitter les abords de ce petit cimetière qu'ils ont si odieusement profané. Leur retraite laissera le dernier mot à nos poils dans une querelle qui dure depuis plusieurs semaines, provoquée par un feldwebel, qui pourtant n'est plus responsable de rien.

Ce sous-officier s'était jadis hissé sur un arbre dominant nos tranchées et, audacieusement, il avait exercé ses talents de tireur émérite, au grand préjudice de nos troupes. Cependant, comme il n'est de pire virtuose qui ne trouve son maître, une balle française le frappant entre les deux yeux l'avait renversé raide mort, et son cadavre était resté acroché entre deux branches, les deux bras ballants, avec leurs mains encore couvertes de leurs gants blancs d'ordonnance. De loin, nos poils avaient guigné les jumelles du défunt qui pendait, retenues par leur courroie. Mais les compagnons du feldwebel songeaient aussi à s'approprier ses dépouilles : autour du funèbre perchoir, de fréquentes discussions à coups de fusil, de grenades, de bombes et de mitrailleuses se reproduisaient quotidiennement. Un beau jour, les Allemands, qui avaient creusé un boyau les amenant presque au pied de l'arbre, crurent qu'ils avaient le dernier mot ; un d'entre eux commençait déjà à enlancer le tronc avec ses bras, mais une salve le coucha sur le sol. Alors les Boches, furieux, mitrillèrent eux-mêmes l'arbre, coupant net la branche qui supportait le corps du feldwebel, lequel tomba juste au milieu des tranchées des deux partis.

La querelle n'est donc pas encore vidée, et les projectiles les plus variés risquent de pleuvoir encore pour quelque temps autour des jumelles tant convoitées. De notre côté, on ne néglige rien pour lutter contre les diaboliques inventions de la « kultur ». Nos poils en sont arrivés à se soucier fort peu des « queues de rat » et des « torpilles aériennes » dont leurs adversaires se montrent assez prodigues. Pourtant, la torpille boche, singulier projectile de 40 centimètres de long, composé de deux tubes qui s'emmanchent l'un dans l'autre et qui contiennent 8 kilos d'explosif, est fort redoutable ; les nôtres peuvent maintenant lui donner plus qu'utilement la réplique.

## La Guerre anecdotique

### L'invite à Jeanne d'Arc

Place Saint-Augustin, M. G. Cain a vu sortir de la caserne un régiment qui partait au front. Et il a recueilli un bien joli mot, qu'il relate dans le *Journal* :

La dernière compagnie du dernier bataillon franchit le seuil de la caserne. Un caporal est en serre-file, le bouquet de muguet passé entre deux boutons de sa capote. Soudain, son regard s'arrête sur la statue de Jeanne d'Arc, dont le bronze se dresse au-dessus de la foule. La maigre figure du Parigot crâneur est comme attirée vers l'image de l'héroïne, cette Jeanne pour qui les Parisiens ont un culte, cette Jeanne qui, dans les temps, libéra le territoire, cette Jeanne qui mourut — et de quelle mort ! — pour la France, cette Jeanne, incarnation de la patrie... Alors, avec un extraordinaire accent faubourien et d'une voix où la blague se mouillait d'émotion, notre caporal de soupirer : « Viens donc avec nous, la gosse !... »

### Le troisième tiers

Du XX<sup>e</sup> Siècle :

Le général von Bissing aurait voulu que les cours de l'Université libre de Bruxelles reprennent.

Ayant fait appeler le président du conseil d'administration, il lui dit :

- Pourquoi ne rouvrez-vous pas votre Université ?
- Je ne tiens pas à me mettre dans une situation favorisée vis-à-vis de l'Université de Louvain, qui n'est pas à même de continuer à donner ses cours, vous savez pour quels motifs.
- Mais vous allez nuire considérablement aux jeunes gens qui fréquentaient vos cours avant la guerre.
- Plus des deux tiers de mes étudiants sont sous les armes.
- Il reste l'autre tiers.
- Il ne m'intéresse pas, monsieur le gouverneur.

### Nos chiens au front

Des généraux ont demandé à la population de l'intérieur de leur fournir quelques-uns de ces courageux auxiliaires. Les offres n'ont pas tardé à se produire, nombreuses et désintéressées. Une brave femme de la campagne propose le sien :

« Je l'avais élevé pour me faire de l'argan (respectons l'orthographe et le style), car il est de race et tout le monde sait reconnaître qu'il est beau, il est intelligent de lui-même, il a quatorze mois ; mais, sûrement, je n'ai pas pu lui donner l'instruction voulue... La guerre est arrivée, mon chien m'est resté... Je vous répète, monsieur, il a quatorze ou quinze mois ; il sapele Malicieux et il est beau. Si vous voyez qu'il puisse faire quelque chose il est à votre disposition... Pourtant, mon chien, je l'aime ; mais s'il pouvait mangé Guillaume... »

### Les fleurs et la guerre

D'une chanson au petit troupiier français, dans le *Matin* :

Tes frères d'armes étrangers  
Sont près de toi dans la bataille,  
Partageant les mêmes dangers,  
Frappant dur d'estoc et de taille,  
Et demain dans nos champs fleuris,  
Pavots, bleuets et pâquerettes,  
En d'autres ententes muettes,  
S'allieront à nos blés mûris.

REFRAIN

Petit soldat de la tranchée,  
Bientôt, oubliant tes douleurs,  
Tu vas émailler de ces fleurs  
— Symbole de nos trois couleurs —  
Ta glorieuse chevauchée !

LIEUTENANT L.-A. DUTHU.  
25<sup>e</sup> dragons actifs.

### Pour leur faire entendre raison

Le la Stampa :

Depuis longtemps, les Autrichiens tiraient sur les édifices civils de l'ancienne capitale, tandis que de Belgrade on tirait seulement sur les ouvrages militaires de Semlim. On fit savoir indirectement à l'ennemi que, s'il continuait son tir sauvage, la ville de Semlim serait bombardée.

Comme il ne fut tenu aucun compte de cet avertissement, la batterie française dirigea son tir sur le cercle des officiers ennemis. Un obus tomba au milieu de la salle à manger, pendant un banquet : trente-sept officiers, dont deux généraux, furent tués ! Le lendemain, les Autrichiens communiquaient qu'ils ne tiraient plus sur les maisons de Belgrade...

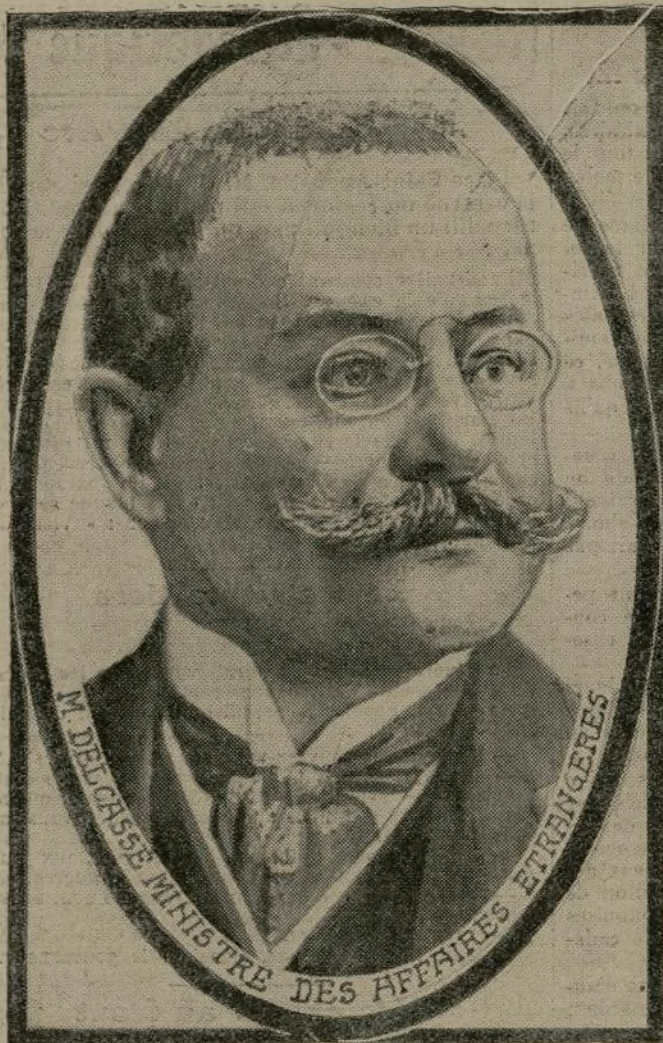
### La reliure d'« Excelsior »

Nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui voudront conserver la collection d'Excelsior notre modèle dit « Reliure électrique », plats et dos entoilés, titre lettres or, très solide et très soigné. Prix dans nos bureaux, 3 fr. Par poste (recommandé), 3 fr. 70.

Henry Cossira.

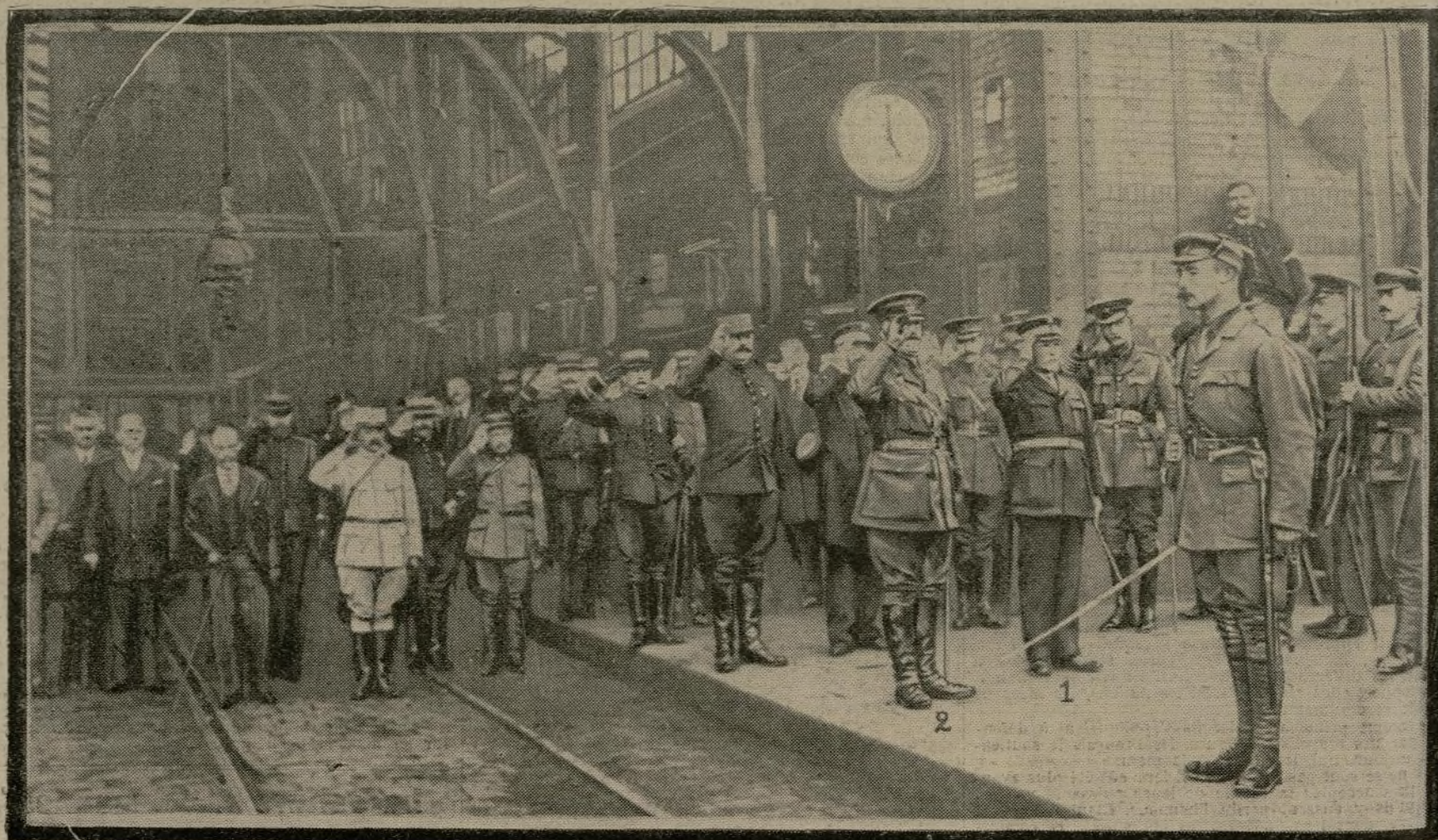


## Artisans de la première heure



M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et M. Barrère, ambassadeur de France, qui, depuis de longues années, unissant leurs efforts persévérants, ont réussi à entraîner l'Italie hors du sillage funeste où la liait un pacte ancien et à la rattacher à la grande cause d'une Europe libre et débarrassée du cauchemar germanique.

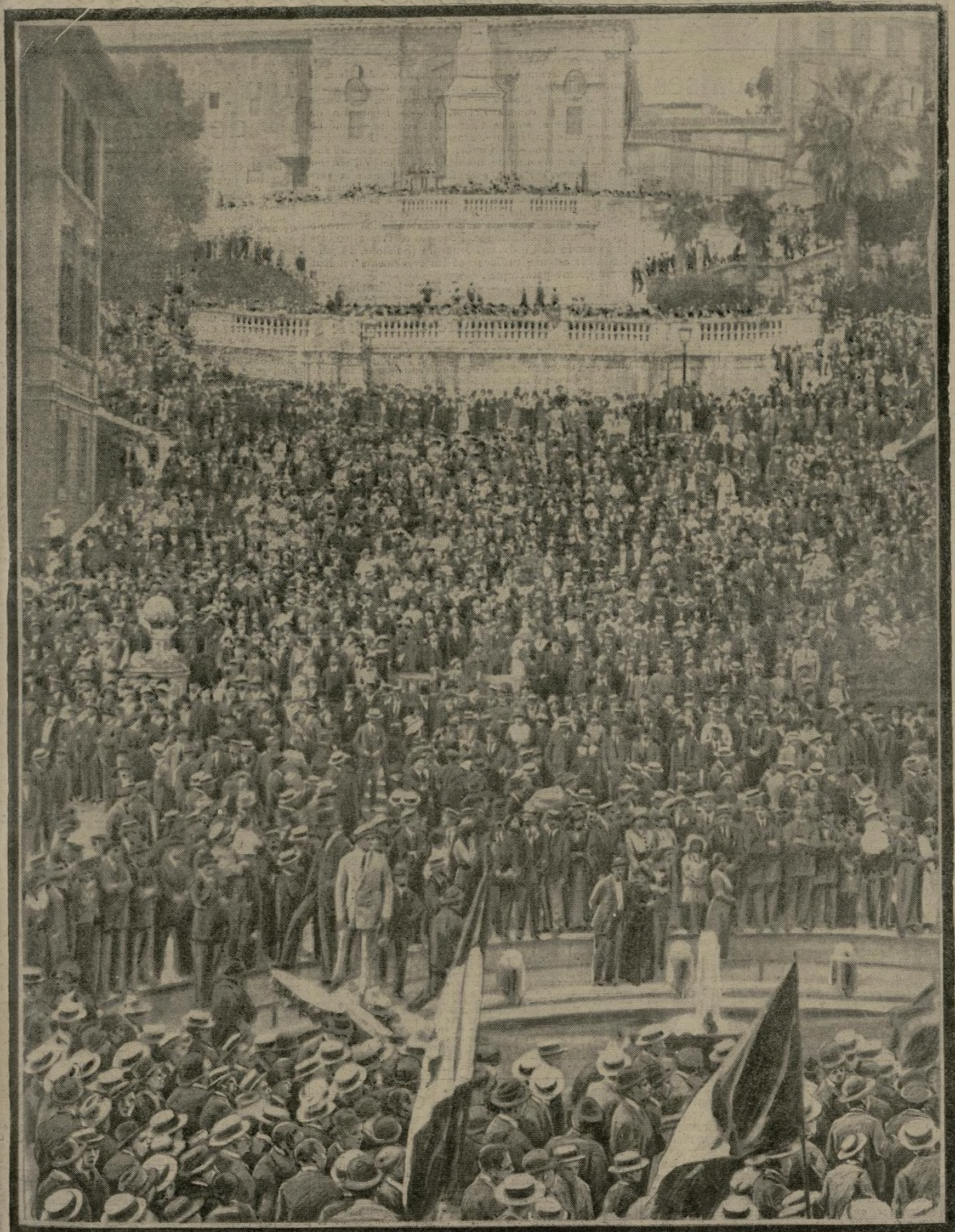
## Au Havre. - Le départ de l'amiral Charlier



L'amiral Charlier (1), gouverneur du Havre, vient de quitter cette ville, appelé à d'autres fonctions. A la gare, et devant la garde d'honneur anglaise, la Marseillaise fut exécutée par la musique militaire. Le général Williams (2), commandant de la base anglaise, a exprimé à l'amiral les adieux les plus fraternels et les plus cordiaux.



## A Rome. - Grande manifestation interventionniste



Le magnifique caractère architectural des places et des carrefours romains offre, depuis une semaine, un cadre splendide à l'exaltation du peuple italien, appelant la guerre, réclamant son droit à participer à l'œuvre de justice et d'humanité. Sur les degrés, aux balustrades superposées, la foule répondit à la multitude de la rue. Un « *Evviva Italia!* » unanime jaillit vers le ciel et fit frissonner les drapeaux vert, blanc, rouge : c'était la fervente communion pour le même idéal.



# La Vie Universitaire

## Lettres françaises au pays messin

Il est de tout petits livres particulièrement émouvants. Et celui-ci l'est plus que beaucoup d'autres.

Son auteur : le capitaine Ch.-Léon Bernardin, mort glorieusement voilà quelques semaines. Son sujet : le passé des lettres françaises au pays messin. La date à laquelle la brochure fut terminée, fut signée : 14 juillet 1914. Le lieu même où l'écrivain la préparait : Soissons. Les sentiments dans lesquels il travaillait : « L'Alsace, la Neustrie; Metz, Soissons! Aux premières heures de notre histoire, dominant, résumant le tumulte des batailles, vos noms apparaissent, opposés, mais également vibrants de future France. Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui vos destinées soient brutalement séparées? Dans le calme de Soissons, remuant les notes entassées depuis dix ans, j'ai voulu résumer les vieilles gloires littéraires françaises de Metz. Et à chaque page il me semblait que je trouvais de nouvelles raisons d'être soldat. » Vingt jours après la guerre éclatait, et l'officier en garnison à Soissons abandonnait les travaux de véritable apostolat français auxquels il se consacrait avec tant d'âme, et il s'en allait mourir bravement sur le chemin qui conduit à Metz!

Qu'il eût été digne d'entrer dans la capitale lorraine, lui qui en connaissait bien la beauté et la richesse intellectuelles et morales! Sans nous laisser entraîner en France à un régionalisme excessif et maladroit, nous avons le goût des disciplines régionales, des activités régionales dans leurs manifestations si diverses et parfois si heureuses. Depuis des années, nous avons fait beaucoup, et avec méthode, pour développer ce goût en le cultivant. Nous avons favorisé la littérature régionale sous toutes ses formes. La poésie et le roman de chaque région ont étonnamment prospéré, à ce point que, pour prospérer encore, il est temps qu'ils se renouvellent. Les vieilles académies locales, un peu déclinantes et branlantes du chef, ont témoigné encore de quelque vertu. Les Universités ont apporté un élément nouveau à la vie des régions : elles ont commencé seulement à remplir le rôle qui leur incombe, et, quelle que soit l'ampleur de ce rôle, elles le rempliront demain tout entier...

Or, la vie intellectuelle régionale fut toujours ardente au pays messin et Ch.-Léon Bernardin, dans son exposé rapide et précis, nous fait bien sentir que cette animation demeure toujours vigoureuse, et nous devinons que, dans la Lorraine réunie enfin à la France mère, elle pratiquera de beaux résultats. Il suffira seulement que s'épanouissent toutes les forces à demi repliées maintenant. Elles s'épanouiront aisément, car elles auront tout de suite ce qui leur manque : le grand air et la lumière. Les lettres françaises dans le pays messin, en effet, n'ont dégénéré nullement de ce qu'elles étaient autrefois. Mais « aujourd'hui, parce qu'il y a quarante années nous fûmes malheureux sur les champs de bataille de Metz, les écrivains qui maintiennent au pays messin la tradition séculaire sont réduits au public dispersé des villes mosellanes, au petit cercle des veillées des campagnes lorraines. Les écrivains français de Metz ont le droit d'être connus, aimés dans tous les pays de langue française. » Voilà l'indispensable et qui prochainement ne leur fera pas défaut, je l'espère. Et à ces valeureux ouvriers de la langue française au pays messin, Ch.-Léon Bernardin déjà rend un hommage impressionnant en une énumération de noms qui constitue, certes, le plus honorable des palmarès. Le fait grave est que Ch.-Léon Bernardin puisse ajouter : « Ils ne cessent pas d'être à la peine; c'est justice qu'ils soient un peu à l'honneur. Ce sera sans doute la première fois. » Oui, c'est le fait grave et il importe que ce fait ne se reproduise point, il importe que nous ne négligions point les vrais représentants des génies provinciaux, si expressifs dans leur franchise parfois un peu fruste; il importe que nous ne les négligions point au profit d'interprètes moins sincères et plus habiles qui ne sont que des virtuoses infatigables à tirer des variations d'un thème bien choisi. Ch.-Léon Bernardin nous convie à une œuvre d'équité. Cette œuvre sera réalisée, n'en doutons pas.

Et elle saura mettre en relief la fière indépendance de l'esprit messin. En France, on parlait plus volontiers naguère de l'Alsace que de la Lorraine captive, et M. Bernardin s'en attristait. Pourquoi cela? Peut-être parce que, on le savait, la langue des Lorrains était un sûr garant de la persistance française. Mais cette fermeté messine dans toute la littérature régionale au cours des siècles, il faut la souligner. M. Bernardin cite le cas d'un seul écrivain messin qui n'entendit pas jusqu'au bout les avertissements du sol natal. C'est le cas de Villers qui, à Metz, en 1801, publia la *Philosophie de Kant*. Villers, né en 1765, à Boulay, se destina tout d'abord à la carrière des armes;

ses études terminées à l'Ecole d'artillerie de Metz, il tint garnison à Toul et à Strasbourg. Comme beaucoup d'officiers d'alors — et d'aujourd'hui — comme Bonaparte et comme Laclos, comme Bernardin de Saint-Pierre et comme Chénier, il était passionné de science et de littérature. Mais, durant la Révolution, il servit à l'armée de Condé, puis Lübeck devint son asile... Sa personnalité fléchit. Le cas de Villers, on le peut citer, car il est exceptionnel. Toujours la personnalité intellectuelle du Messin demeure libre et puissante. Et cela plus que tout le reste assure pour les temps prochains aux œuvres littéraires de la Lorraine rajeunie une originalité d'autant plus durable qu'elle sera plus profonde. Pour ces œuvres attendues la brochure de Ch.-Léon Bernardin (Soissons, 14 juillet 1914) est une préface que les événements rendent étrangement pathétiques.

J. Ernest-Charles.

## Saint Louis célébré en Hongrie

Un professeur hongrois, l'historien Marki, recteur de l'Université de Kolozsvár, s'est souvenu que le 25 avril de cette année était le sept-centième anniversaire de la naissance de saint Louis, et a tiré là le thème de son discours à la cérémonie de la promotion des nouveaux docteurs, le 24 avril. Comparant la France du vingtième siècle à celle du treizième, il déplore le changement survenu : car, jadis, l'Angleterre était l'ennemie, aujourd'hui, c'est l'Allemagne. « Saint Louis a contraint Henri III d'Angleterre à renoncer aux provinces françaises qui se trouvaient encore aux mains des Anglais, les Français d'aujourd'hui appellent d'eux-mêmes les Anglais chez eux ». Sans chercher un seul instant les causes de ce revirement, le recteur poursuit son homélie et parvient à cette conclusion vraiment réjouissante :

Saint Louis était l'homme du droit, de la loi et de la justice. Ses successeurs, alliés à des étrangers, ont déclaré la guerre à tout droit, à toute loi, à toute justice, qui sont contraires à leurs intérêts. Saint Louis, en abolissant les jugements de Dieu, en étendant l'action des Parlements, mais surtout en faisant rédiger le recueil des anciennes coutumes et en introduisant en France le droit romain, donna un grand essor à la vie juridique de son pays; ses successeurs, alliés aux Anglais et aux Russes, ont imposé à l'Europe pour une longue période le régime des lois d'exception. Saint Louis faillit supprimer l'Université de Paris, qui était du parti des Anglais; ses successeurs flattent l'anglomanie et excluent de leurs académies les Allemands. Saint Louis soignait lui-même les soldats blessés et enseignait à ses guerriers, sur les champs de bataille de Tunisie, les vertus curatives merveilleuses de l'oignon (sic); ses successeurs ont poursuivi d'accusations absurdes les médecins allemands faits prisonniers et les ont arrachés à leur mission.

Le peuple français, le peuple anglais sont aujourd'hui, certes, au plus haut degré de la civilisation; mais, pour la culture, ils étaient certainement plus grands au temps de saint Louis.

Et voilà comme en Hongrie on enseigne l'histoire.

## Le maître d'école allemand

On a dit que c'était le maître d'école allemand qui avait gagné les batailles de 1870. Celui de 1914 dispose de la victoire comme si elle était acquise. Dans la *Nouvelle Gazette des instituteurs de l'Allemagne occidentale*, on lit un article sur *l'Enseignement de l'histoire et la guerre*, où tout un programme de mensonge officiel est tracé :

A notre première leçon sur nos frontières de l'Ouest, nous rattacherons le siège de Verdun. A ce propos, j'apprends à mes élèves que cette ville portait, il y a mille ans, le nom allemand de Wirten. Nous passons de là au partage de 843. J'explique le mot de Lorraine (Lotharingie). Le sort de l'Alsace-Lorraine montre comment l'ambition territoriale des Français a profité en toute circonstance de la faiblesse de l'Allemagne pour lui ravir un coin de terre allemande... Hier, je parlais aux élèves de cinquième année de la guerre de Trente Ans. Nous étions partis de cette idée : si les Anglais et les Français avaient pu conduire en Allemagne leurs hordes sauvages d'Africains et d'Asiatiques, ils y auraient commis des horreurs pires que celles de la guerre de Trente Ans. Dans une seconde leçon, nous avons développé ce thème, que nos ennemis mentent quand ils prétendent que nos guerriers se sont rendus coupables de pillage en Belgique, en France et en Pologne. Oui, les soldats de Wallenstein et des autres chefs de la guerre de Trente Ans vivaient de rapine, de brigandage, d'incendie; nos guerriers allemands paient tout ce qu'ils reçoivent des habitants.

## Dans les Universités

### PARIS

Soutenance de thèses pour le doctorat ès lettres. — Le samedi 1<sup>er</sup> mai 1915, M. Coissac (Jean-Baptiste) a soutenu, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, ses thèses pour le doctorat ès lettres, sur les sujets suivants : Thèse complémentaire : *Les institutions scolaires de l'Ecosse depuis les origines jusqu'en 1560*. Thèse principale : *Les Universités d'Ecosse depuis la fondation de l'Université d'Andrews jusqu'au triomphe de la Réforme (1410-1560)*. M. Coissac a été déclaré digne du grade de docteur ès lettres avec la mention honorable.

### RENNES

Ecole de médecine et de pharmacie d'Angers. — M. le professeur Monprofit, médecin-major de 1<sup>re</sup> classe, est inscrit au tableau pour chevalier de la Légion d'honneur, avec la mention : « Services chirurgicaux remarquables aux armées. »

## Il n'y a plus de fleurs de rhétorique

De M. Gustave Belot, inspecteur général de l'instruction publique, dans la *Revue Bleue* :

Tout d'abord, nous avons arraché de la porte de nos classes l'écriteau malencontreux de « Rhétorique », et nous ne saurions trop l'effacer non plus dans l'esprit de nos jeunes gens. Considérez un peu ce fait, qui n'est pas une des moindres leçons de la guerre. Nous nous laissons aller à toutes sortes de thèses et de déclamations néfastes, l'antipatriotisme, le sabotage, la grève générale et bien d'autres aujourd'hui rejetées dans l'oubli ou dans le mépris. L'événement nous a révélé que c'était là seulement une mauvaise rhétorique qui, d'ailleurs, florissait plutôt dans des milieux bien éloignés de ceux de nos lycées. Nos ennemis, dans la lourdeur de leur esprit, prenaient au sérieux ces exercices d'école et s'attendaient à les voir ruiner notre pays, annuler sa résistance. Il a pris nos querelles d'idées pour des dissensions profondes, et n'a pas compris avec quel goût et quelle aisance nous nous livrons à cette escrime oratoire ou dialectique. Mais son approche même a flétri ces fleurs malsaines de rhétorique, dissipé ces mirages au contact de la terrible réalité. Inversement, de notre côté, nous prenions pour des déclamations et des fantaisies de théoriciens les thèses outrées d'un Nietzsche sur les droits de la force, sur la volonté de puissance, sur la nécessité d'être dur, enfin le « Rien n'est vrai, tout est permis » qui est le résumé de son immoralisme. Et nous avons fait la cruelle expérience que ce n'était pas là de vaines formules, ni des rêveries poétiques, mais l'expression d'une monstruosité morale qui devait se manifester dans l'action. Rien n'est vrai : le mensonge le plus cynique est érigé en système, la vérité est asservie à l'intérêt, aucune contradiction ne coûte ni ne compte. Tout est permis : il n'y a plus de droit, ni de lois, les engagements pris sont outrageusement rompus, la cruauté la plus barbare apparaît comme une manifestation de supériorité, comme la preuve qu'on ne redoute aucune sanction. Le théoricien de la guerre absolue, Clausewitz, et le rêveur de « Par delà le Bien et le Mal » se donnent la main; dans le délire pangermaniste, le réalisme le plus effréné rejoint l'idéalisme le plus fantastique. Je pourrais, si j'en avais le loisir, vous montrer que c'est là un caractère général de la corruption intellectuelle et morale de l'Allemagne actuelle, que d'avoir combiné, sans aucun équilibre ni tempérament, les idées les plus aventureuses et les plus extrêmes d'une métaphysique quintessenciée ou d'un mysticisme sans critique, avec les appétits les plus grossiers et le matérialisme le plus plat. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que c'est en prenant le contre-pied de ce double contre-sens que nous avons le plus de chance d'attendre la vérité et de définir le régime d'éducation le plus conforme à notre génie français, et c'est justement dans l'enseignement secondaire, parce que, par nature, il a un caractère de culture générale et non professionnelle, qu'une telle définition trouvera le mieux sa place.

## Pour les étudiants à la guerre

Des notes ont été publiées dans divers journaux pour demander que les admissibles du baccalauréat de la session de juillet 1914, actuellement sous les drapeaux, fussent déclarés définitivement reçus.

Le ministre de l'Instruction publique, qui a déjà pris une série de décisions en faveur des jeunes gens appelés sous les drapeaux, a aussi, dès le mois d'août dernier, fait connaître son intention d'instituer un large système de mesures réparatrices en faveur des étudiants qui participent à la guerre.

Le cas des admissibles de juillet 1914 n'est qu'un exemple particulier, et les mesures réparatrices ne sauraient être limitées au règlement de leur situation. Beaucoup d'autres étudiants, déjà sous les drapeaux ou à la veille d'être appelés, devront également bénéficier de ces mesures. Le ministre a examiné la situation d'ensemble. Une solution générale interviendra en temps utile; elle ne saurait être précisée dans tous ses détails dès à présent, car, d'un côté, elle pourrait ne pas comprendre tous les cas qui se présenteront encore, et, d'autre part, elle dépend, pour beaucoup d'étudiants, de l'époque de l'année à laquelle les hostilités prendront fin.

Mais les intéressés n'auront pas à souffrir de ce délai, puisqu'ils ne pourraient, en tout état de cause, bénéficier actuellement des mesures réparatrices prises en leur faveur. Il leur suffit d'avoir, dès à présent, la certitude de ces mesures, annoncées depuis près de dix mois et à nouveau confirmées.

**SAVON DENTIFRICE ERASMIC**  
15, Rue du Temple PARIS.

**SITUATIONS** Brochure envoyée franco. PIGIER rue de Rivoli 53. Paris.



NOUVELLES DU FRONT (Officiel)

## L'échec allemand de Ville-sur-Tourbe

Le communiqué du grand état-major général allemand du 16 mai mentionnait en ces termes une action à Ville-sur-Tourbe : « Une attaque nous a rendus maîtres d'un fort point d'appui français de 600 mètres de large et de 200 mètres de profondeur. Nous nous y maintenons malgré trois contre-attaques de nuit où l'ennemi a subi des pertes considérables; une grande quantité de matériel et 60 prisonniers sont tombés entre nos mains. » Or, à l'heure où la station radio-télégraphique de Cologne lançait ce message (16 heures), il ne restait plus un Allemand vivant dans l'ouvrage de Ville-sur-Tourbe. Plus d'un millier d'entre eux gisaient morts sur le terrain. Le reste des troupes d'assaut, 9 officiers, 400 hommes, dont 50 seulement blessés, étaient nos prisonniers. 5 mitrailleuses complétaient le butin.

De notre côté, les pertes totales (tués, blessés, disparus) ne dépassent pas 500 hommes, dont plus de la moitié ne sont que momentanément hors de combat; aucune perte de matériel.

L'échec allemand est donc complet, coûteux, et d'autant plus significatif que l'attaque avait été préparée de longue date avec une extrême minutie et que les moyens matériels les plus puissants avaient été mis en œuvre.

### La position

Nous tenons à Ville-sur-Tourbe une tête de pont sur la rive nord de la rivière, dont la vallée encadrée de collines assez hautes marque la transition entre les grandes ondulations de la Champagne et les crêtes boisées de l'Argonne.

Le village battu depuis septembre par l'artillerie allemande n'est plus, au milieu de vergers fleuris, qu'un chaos de ruines.

Deux hauteurs, qui séparent la grande route de Sainte-Menehould à Vouziers, le masquent vers le nord. Dans le sol creux de ces deux mamelons, nous avons creusé et aménagé tout un système de tranchées, reliées au village par un labyrinthe de boyaux. Nous occupons ainsi deux ouvrages qui se flanquent réciproquement et bastionnent notre tête de pont. A l'est, ce sont les tranchées dites du Calvaire. A l'ouest, c'est l'ouvrage sur lequel s'est porté l'effort allemand. Celui-ci forme un saillant très prononcé, dont la flèche est orientée vers le nord-ouest et dont les flancs nord et ouest se trouvent ainsi commandés par les tranchées voisines.

### La préparation de l'attaque allemande

Par un croquis schématique trouvé sur un officier fait prisonnier, nous savons que l'objectif de l'attaque était limité à la possession des deux lignes de tranchées de la face nord de l'ouvrage. Nos adversaires compaient se rendre maîtres ainsi d'un point d'appui solide en vue d'une attaque ultérieure. L'occupation de ce mamelon leur aurait permis d'avoir des vues sur le village. La circulation y fût devenue impossible, et les communications avec l'ouvrage du Calvaire du même coup très précaires. Notre tête de pont eût donc été beaucoup plus difficile à tenir.

L'attaque devait être précédée de l'explosion de trois fourneaux de mines. Pour prévenir la vigilance de nos postes d'écoute, les Allemands s'étaient résolus à faire exploser leurs fourneaux assez loin en avant de nos tranchées, et, afin que l'entonnoir atteignît celles-ci, ils avaient forcé la charge. On peut évaluer à près de six tonnes d'explosif le chargement de chaque chambre de mine.

Sur le croquis de l'état-major allemand, l'emplacement éventuel des entonnoirs était marqué. Des lignes et des hachures indiquaient en même temps le secteur de chacune des unités chargées de l'attaque. Deux régiments étaient accolés, poussant chacun un bataillon en première ligne. Un fort contingent de pionniers (une compagnie au moins) et une compagnie de mitrailleuses (six pièces) devaient les suivre. De ces dix compagnies, il n'est rien revenu dans les lignes allemandes.

Depuis un mois, les hommes savaient qu'ils devaient attaquer. L'état-major avait même eu soin d'organiser sur un mouvement de terrain, dans la zone de l'arrière, un retranchement reproduisant les contours et le dispositif de l'ouvrage français. Les troupes, dans les périodes de repos, y avaient fait plusieurs répétitions de l'attaque. L'on espérait ainsi créer chez les exécutants une sorte d'automatisme des mouvements.

Tout le mécanisme avait été soigneusement agencé. L'élément du succès faisait cependant défaut : la foi dans le succès. Les prisonniers n'ont pas caché qu'ils estimaient l'entreprise folle et hasardeuse. Aucun d'eux n'espérait en revenir et les papiers de la plupart contenaient des dispositions testamentaires. Les officiers, eux-mêmes, ont laissé entendre qu'ils n'avaient jamais cru au succès. Un jeune sous-officier, moins réservé, a déclaré : « Si je connaissais celui qui a eu l'idée de cette attaque, je lui dirais bien quelque chose à mon retour en Allemagne. »

### Les explosions

Les explosions se produisirent le 15 mai, à 18 h. 25. Elles furent d'une violence inouïe et provoquèrent une secousse analogue à celle d'un tremblement de terre. Sur plusieurs points de notre première ligne, les parois des tranchées se fermèrent comme des lèvres. Chaque entonnoir de forme ovale mesurait près d'une centaine de mètres sur la plus grande largeur. L'un atteignit le saillant de l'ouvrage. Les deux autres se formèrent sur la face nord entre les tranchées allemandes et les nôtres. La commotion provoqua, aux dires des prisonniers, presque autant de dégâts dans les lignes de l'adversaire que dans les nôtres.

En même temps, tous les feux de l'artillerie ennemie se concentraient sur le front de Ville-sur-Tourbe, battant les tranchées du Calvaire, le village et, sur la ligne des collines au sud, les positions présumées de nos batteries.

Dès l'explosion, les bataillons d'assaut avaient sauté dans notre position. Quelques-uns de nos hommes, en-

viron l'effectif d'une section et demie, se trouvèrent emprisonnés dans leurs tranchées éboulees. Les autres, après le premier mouvement de surprise, se ressaisissant, luttèrent pied à pied. Les Allemands parvinrent à occuper les deux lignes de tranchées de la face nord. Nous nous maintenions sur la face ouest, où nos hommes un instant refoulés avaient immédiatement contre-attaqué. Une section parvint à délivrer son lieutenant tombé blessé entre les mains de l'ennemi. Tandis que la nuit tombait, une lutte très âpre s'engagea dans cette partie de l'ouvrage.

### Notre contre-attaque

Les Allemands avaient affaire à forte partie, la garnison de Ville-sur-Tourbe étant composée de troupes de l'infanterie coloniale qui s'étaient déjà illustrées au fortin de Beauséjour.

A 21 heures, nous réoccupons sur la face nord le tiers de la seconde ligne et nous approchons de l'extrémité du saillant.

Les réserves aussitôt alertées essayèrent pendant la nuit de poursuivre la contre-attaque, mais les mitrailleuses allemandes nous interdisaient toute attaque à la baïonnette.

Le jour revint; un beau dimanche printanier, tout ensoleillé. Les marsouins, tenaces et ardents, renoncèrent à la baïonnette. C'est à coups de grenades par les boyaux et les tranchées qu'ils progressaient, gagnant la pointe du saillant, puis se rabattant sur la face nord, derrière les sacs à terre poussés de proche en proche. Les hommes s'allongeaient sur les parapets à plat ventre, lançant des grenades par-dessus les barrières. Largement approvisionnés, ils accablèrent l'adversaire sous une pluie incessante d'explosifs. Bientôt les Allemands demandèrent grâce — acculés, enfermés dans le labyrinthe, les uns après les autres, par paquets de plus en plus gros, ils levaient les mains.

Leur situation était désespérée. Toute retraite leur était coupée. Non seulement notre artillerie par un tir de barrage écrasait les tranchées allemandes de départ sous un ouragan de fer, mais encore des feux d'écharpe balayaient les deux faces de l'ouvrage. Une compagnie allemande qui s'était accrochée devant nos fils de fer sur la face ouest demeura toute la nuit couchée à plat ventre sous le tir de nos mitrailleuses. Au matin, il n'en restait que deux vivants; ils osaient à peine lever le bras pour agiter un mouchoir blanc.

### Tout l'ouvrage est repris

A 15 heures, les derniers Allemands s'étaient rendus. Nous réoccupons toute la première ligne, et nos marsouins avaient la joie d'y retrouver, avec des mitrailleuses un instant perdues, une douzaine de leurs camarades qui, sous la conduite d'un sous-lieutenant, s'étaient maintenus depuis la veille à l'extrémité est de la ligne près de la grande route et avaient prêté leur aide au nettoyage définitif.

Il fallut encore vider nos tranchées des cadavres allemands. Entre nos lignes et les leurs, tout le terrain en était également couvert, et, si l'on en croit un prisonnier, la première ligne allemande était pleine aussi de morts, les bataillons de soutien qui y étaient massés ayant été fort éprouvés par le tir de notre artillerie.

### Vainqueurs et vaincus

Le troupeau des captifs a été évacué sur l'arrière — Westphaliens, Hessois et Thuringiens, jeunes hommes, pour la plupart, entre vingt et trente ans, dont quelques-uns n'avaient jamais tenu un fusil il y a quelques mois. Sur le visage de la plupart, on lit la satisfaction d'en avoir fini avec la guerre. Ils ont regardé d'un oeil hébété le théâtre que les troupes coloniales ont organisé dans un de leurs cantonnements de repos; ils regardent aussi avec surprise leurs vainqueurs, tous ces marsouins alertes, dont le regard brille vif sous le képi bleu de ciel timbré de l'ancre rouge.

Ceux qui se sont battus à Ville-sur-Tourbe sont presque tous des côtes de l'Océan, du Poitou, de la Saintonge et de la Guyenne; il y a aussi des Méditerranéens, des inscrites maritimes, des Provençaux et des Languedociens. Ce qui frappe chez tous, même les plus gravement blessés, c'est une merveilleuse bonne humeur, un esprit personnel, vivant et original.

Un petit sapeur du génie de vingt ans, élève de l'Ecole des mines d'Alais, a reçu, par l'explosion d'un obus, cent cinquante blessures; sa jambe a été presque déchiquetée; on la sauvera cependant. Il raconte, avec un sourire tranquille, comment il fut enseveli par l'explosion : « Je n'avais qu'une idée, dit-il; je cherchais ma jambe! »

Un cultivateur de l'Hérault, un homme qui a près de la cinquantaine, a eu le bras emporté par un éclat; il a achevé lui-même l'amputation avec son couteau. Il re-fait avec précision, à ses chefs qui viennent le voir, le récit du combat. Depuis août, il était au front; ce paysan est devenu un guerrier; toutes les choses de la guerre lui sont familières; il s'y passionne jusqu'à la mort.

### Succès des Alliés dans les Dardanelles

ATHÈNES. — On mande de Mytilène qu'au cours de la bataille livrée hier dans le nord de la presqu'île de Gallipoli le suerredreadnought *Queen-Elizabeth*, posté dans le golfe de Saros, a appuyé les opérations des Alliés.

Les forts et batteries de Nagara subissent un bombardement incessant.

Le fort de Kilid-Bahr résiste faiblement. Le général Gouraud a adressé un ordre du jour de félicitations aux troupes.

On confirme que les Alliés ont obtenu ces jours derniers de nombreux succès.

### DANS LA MARINE

Légion d'honneur. — Le médecin de 1<sup>re</sup> classe Marcandier, médecin-major du point d'appui de Dakar, est inscrit au tableau spécial pour chevalier de la Légion d'honneur.

Sont également inscrits au tableau spécial pour chevalier de la Légion d'honneur (faits de guerre) : les lieutenants de vaisseau Fabre, Darlan, Olive, Aubert et l'ingénieur de 1<sup>re</sup> classe d'artillerie navale Bertrand.

## A LA CHAMBRE

### Le ravitaillement en blé de la population civile

En ouvrant hier la séance de la Chambre, M. Deschanel a prononcé l'éloge funèbre de M. Ferri de Ludre, député de Meurthe-et-Moselle, décédé subitement, et auquel il a rendu un éloquent et émouvant hommage.

Au nom de la commission du budget, M. Albert Métin, rapporteur général, a donné ensuite lecture de son rapport sur deux projets de lois relatifs, le premier, à l'autorisation donnée au ministre du Commerce d'acheter à l'étranger pour le ravitaillement de la population civile jusqu'à concurrence de 150 millions de blé; le deuxième, au droit d'achat et, au besoin, de réquisition des blés nationaux pour le même ravitaillement.

M. Thomson, ministre du Commerce, a pris la parole :

— Le gouvernement, a-t-il dit en substance, s'est efforcé de laisser l'action du commerce complètement libre, de laisser le blé indigène fournir tout ce qu'il pourrait donner. On a seulement mis des crédits à la disposition des Chambres de commerce, et ce sans intérêt. En fait, douze Chambres de commerce ont demandé des crédits et les ont obtenus. Elles ont bien rempli la mission dont elles étaient chargées.

La Chambre de commerce de Marseille, au début, a acheté des blés à très bon compte. Elle les a revendus au prix moyen du prix du blé. Depuis, les cours se sont élevés. La même Chambre de commerce a dû acheter des blés à 38, 39 et 40 francs. Elle le livre en ce moment dans quatre ou cinq départements à 35 francs.

Ce n'est pas une opération de spéculation que les Chambres de commerce ont faite, c'est un service qu'elles ont rendu à la défense nationale.

Après dix mois de guerre, le prix du pain, qui peut être trop élevé dans quelques départements, ne dépasse pas en moyenne le prix d'il y a deux ou trois ans.

Si le gouvernement a été amené à ne plus laisser au commerce le soin d'alimenter le pays en blé, cela tient à différentes causes, hausse du blé, hausse du fret, etc., qui l'ont obligé à prendre des mesures pour empêcher la hausse du prix du pain.

M. Andrieu demandant qu'on prit pour la récolte prochaine les précautions exceptionnelles que nécessite une situation exceptionnelle, qu'on rendit la déclaration de récolte obligatoire, qu'on maintint le prix maximum et qu'on autorisât les maires ou les préfets à fixer le prix de la farine, le ministre du Commerce a déclaré que le gouvernement s'était préoccupé de cette question. En présence d'une récolte qui, on peut le craindre, sera déficitaire, par suite de la diminution des ensemencements, il faut venir du blé de la Russie de façon à permettre la soudure et à éviter l'augmentation du prix du blé. Grâce à ces mesures et aux approvisionnements, on empêchera la hausse artificielle du prix du pain.

Grâce à la fermeté du ministre et du rapporteur général, l'ensemble du projet de loi a été finalement adopté à mains levées.

On a voté, en fin de séance, la proposition de loi de M. Ferri de Ludre, étendant aux veuves et aux orphelins des militaires mentionnés à l'article 2 de la loi du 30 décembre 1913 le bénéfice des allocations pour charges de famille; ainsi que le projet de loi sur le recel, adopté par le Sénat, et la proposition de loi de MM. Aldy et Viollette, rendant applicables à la séparation de corps prononcée entre époux remariés après divorce les dispositions de la loi du 6 juin 1908. Et l'on s'est ajourné à mardi prochain. — ANDRÉ DORIC.

### UNE NOTE DE LA MAISON CINZANO

« Pour répondre définitivement aux accusations déchainées contre notre marque, par une concurrence déloyale, nous publions le télégramme que M. Marone, seul propriétaire et chef de notre maison, nous a adressé de Buenos-Aires, en date du 12 mai écoulé :

« Prends connaissance premiers documents. »  
« Déplore fait accompli mon entier insu. Auto-rise désavouer énergiquement et complètement article cause campagne. Prendrai sanctions. — Alberto Marone. »  
« Le public appréciera comme il convient. »

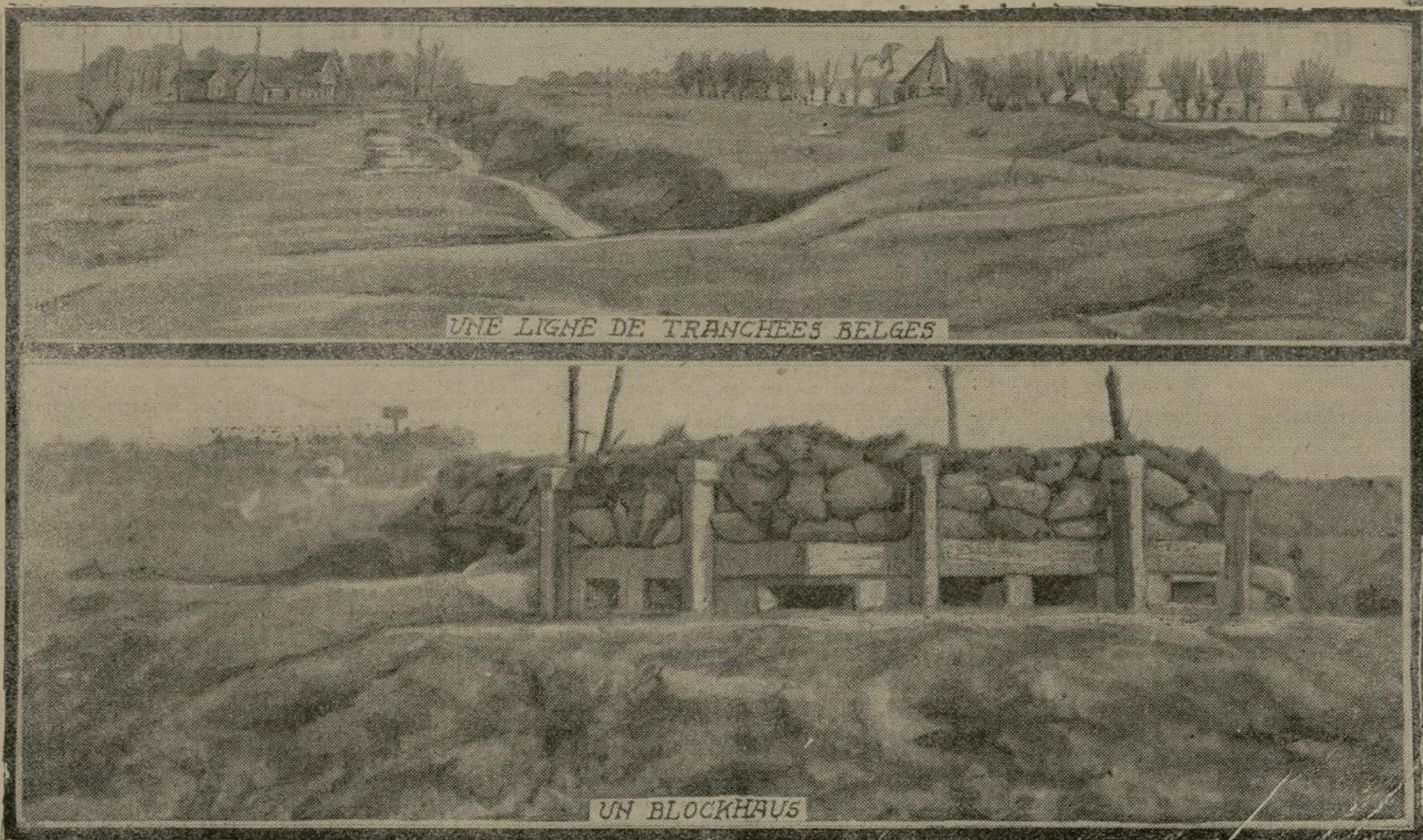
» F. CINZANO ET C<sup>o</sup>. »

### ARTHRITIKES

tous les 2 ou 3 jours  
un Grain de Vals  
au repas du soir régularise les fonctions digestives.



## Blockhaus et tranchées en Belgique



Les travaux de défense organisés par nos amis belges durent maintes fois être exécutés avec un soin tout particulièrement minutieux, étant donnée l'inconsistance des sols au voisinage des cours d'eau. Les tranchées, souvent infiltrées, furent, sur divers points, complétées par des blockhaus constitués de piles maçonnées et reliées par d'énormes quartiers de roches.

### TRIBUNAUX

Dans le débit de Mme Bognet, à Aubervilliers, le 6 mars dernier, une brave femme, Mme Fontbonne, se lamentait. « Pensez donc, disait-elle, depuis le mois d'août, je n'ai pas vu mon pauvre mari, qui est dans les tranchées. »

— Vous voulez le voir, intervint un consommateur, Jamet, dit « la Patte ». Venez lundi près de l'abattoir, je vous présenterai à mon ami.

Mme Fontbonne fut exacte au rendez-vous. Jamet, dans un restaurant de la rue de Flandre, la présenta à un certain Ballet, lequel promit d'envoyer chez Mme Bognet la panacée qui devait lui rendre infailliblement son époux, et cela seulement pour 20 francs.

Deux jours après, Jamet apportait au débit deux cachets. Comme Mme Fontbonne est complètement illettrée, ce fut Mme Bognet qui se chargea de l'envoi.

Sur les bancs du premier conseil de guerre prenaient donc place, hier, quatre inculpés. Après plaidoiries de M<sup>rs</sup> Georges Lhermitte, Bonzon, Jean Dumont et Caen, Ballet et Jamet ont été condamnés à six mois de prison, Mme Bognet à deux mois et Mme Fontbonne à un mois, en vertu de la loi de 1894 sur les menées anarchistes.

**L'imprudence du chef de chantier.** — Le 31 décembre dernier, le chef de chantier Quazza, au service de M. Bertrand, entrepreneur de serrurerie, travaillait, rue d'Artois, en compagnie d'un jeune apprenti de quatorze ans, Maurice Terrien, à descendre une balustrade. Par suite d'une fausse manœuvre, Maurice Terrien fut précipité à terre et mourut le lendemain des suites de ses blessures. Poursuivi pour blessures par imprudence, M. Quazza comparait hier devant la huitième chambre, qui l'a condamné à deux mois de prison avec sursis et 50 francs d'amende. M. Bertrand a été déclaré civilement responsable.

**L'indélicat gardien.** — Il y a un mois, on constatait, au parc d'approvisionnement de l'impasse des Anglais, que la traite des vaches ne donnait pas une moyenne de lait suffisante. Une surveillance fut établie, et bientôt on prenait en flagrant délit un gardien du parc, Folliard, qui, aidé de sa femme, traitait les vaches la nuit.

M. le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, demande au conseil de prononcer une peine sévère, le lait volé étant destiné aux soldats blessés et aux enfants nécessiteux en bas âge. Après plaidoiries du M<sup>re</sup> Viteau, Folliard a été condamné à un an de prison, et sa femme à trois mois.

**Deux précoces cambrioleurs.** — Désireux de faire parler d'eux, deux gamins de seize ans voulurent tenter un grand coup. Le 9 avril, vers 4 heures du matin, munis de tampons d'ouate, de chloroforme, d'une corde, d'une serviette, les mains gantées pour ne pas laisser d'empreintes, ils arrivèrent, 8, rue du Faubourg-Poissonnière, au débit tenu par Mme veuve Boucher. En

un tour de main, celle-ci fut bâillonnée, précipitée à terre et violemment frappée. Fort heureusement, elle put crier; les voisins accoururent, et les deux garnements, qui avaient pris la fuite, furent arrêtés rue de l'Echiquier.

Ils comparaissent hier devant le tribunal des enfants, présidé par M. Rollet, et, après plaidoirie de Meys, qui avaient pris la fuite, furent arrêtés rue de détentation dans une colonie pénitentiaire, l'autre à trois ans de la même peine.

**Un saboteur.** — Pour se venger d'avoir été congédié des ateliers de l'usine militarisée de carrosserie où il était employé, le nommé Buchet détériora, en les cisailant, diverses pièces servant à la fabrication des roues pour grosses pièces d'artillerie.

Il était poursuivi hier pour ce fait devant le troisième conseil de guerre. Après plaidoirie de M<sup>re</sup> Francastel, Buchet a été condamné à huit mois de prison.

**L'attrait de la capitale.** — Rejoignant son dépôt, le soldat Delorme, du 159<sup>e</sup> régiment d'infanterie, profita d'un arrêt du train en gare du Bourget pour descendre et venir passer vingt-quatre heures à Paris. Sur plaidoirie de M<sup>re</sup> Henri Gérard, le deuxième conseil, écartant la question d'abandon de poste sur un territoire en état de guerre, a condamné Delorme à deux mois de prison.

**Un récidiviste de la désertion.** — Le 22 septembre dernier, le soldat Weber comparait devant le conseil de guerre pour désertion. Condamné à deux ans de travaux publics, on lui accorda la faveur de retourner sur le front. La veille du jour où il devait partir, Weber déserta à nouveau et vint se réfugier à Paris, chez son oncle, M. Lemercier. Weber a donc à nouveau comparu devant le troisième conseil, en compagnie de son oncle, poursuivi pour complicité. Après plaidoiries de M<sup>re</sup> Loewel et de Mlle Germaine Picard, ils ont été condamnés : Weber à quatre ans de travaux publics et Lemercier à neuf mois de prison.

**Homonymie.** — M. Roger Mabile, sous-officier du train, actuellement à Meknès (Maroc occidental), et fils de M. H. Mabile, compositeur de musique, n'a rien de commun avec le nommé Mabile, soldat en Algérie, qui fut arrêté et transféré à Paris pour y passer aux assises sous l'inculpation de meurtre commis en février 1914.

### Conférences

Dernières conférences du Foyer, 34, rue Vaneau : mardi 25 mai : *L'Arménie sous le joug turc*; vendredi 28 mai : *Le Liban sous le joug turc*, par M. K. T. Khairallah; *Civilisation française et Oppression turque*, par M. l'abbé Charles Lagier, sous-directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient; lundi 31 mai : *Megale Idea (la Grande Idée hellène)*, par M. Victor Bérard. Président : M. Alfred Croiset, de l'Institut.

La section parisienne du Club Alpin donnera, le vendredi 28 mai, à 8 h. 45 du soir, à la Société de Géographie, une conférence sur *Reims et sa cathédrale*, conférence faite par M. Charles Dauterive.

### Nouvelles brèves

**M. Poincaré à l'hôpital russe.** — Le président de la République a visité, hier après midi, l'hôpital russe, installé 119, avenue des Champs-Élysées.

**Un Livre blanc sur Louvain.** — AMSTERDAM. — On annonce que le gouvernement allemand va publier un Livre blanc sur Louvain.

**Tombés d'un échafaudage.** — Hier soir, vers 5 heures, deux ouvriers plombiers qui travaillaient à l'annexe du lycée Saint-Louis, rue de Vaugirard, à Paris, sont tombés de la hauteur du cinquième étage. Transportés à la Charité dans un état très grave.

**Tragique accident.** — (Dép. partic.). — M. Edmond Rouxelin, conseiller municipal, cultivateur à La Meauffe (Manche), vient d'être victime d'un tragique accident. Par suite d'un faux pas, il est tombé sous une des roues de sa voiture chargée de fumier et a eu une jambe broyée. Il a succombé des suites de sa blessure. L'infortuné, qui était veuf, laisse deux fils de vingt et vingt-deux ans, qui sont sur le front.

**La préfecture de la Seine et le Secours national.** — M. le préfet de la Seine vient de verser au comité du Secours national une somme de 21.140 fr. 85, montant d'une sixième souscription ouverte dans le personnel des divers services de la préfecture de la Seine.

**Il ne faut pas désespérer.** — SENLIS (Dép. partic.). — Le soldat Edouard Eyraud, de la commune de Liancourt, disparu depuis le 19 août, vient d'écrire à sa femme une carte postale, arrivée dimanche dernier, dans laquelle il lui annonce qu'il est prisonnier de guerre et bien portant, au camp de Senlager (Westphalie).

**Mort accidentelle.** — BEAUMONT-LES-NOIS (Dép. partic.). — Un ouvrier agricole, Germain Vasseur, quarante-trois ans, portant un sac de grains sur ses épaules, tomba si malheureusement qu'il se brisa la colonne vertébrale. La mort fut instantanée.

**Pour éviter les crimes allemands.** — PONT-A-MOUSSON (Dép. partic.). — En raison du danger que courent les enfants errant dans les rues, le maire de Pont-a-Mousson vient d'aviser ses administrés qu'il avait pris les mesures nécessaires pour éloigner de la ville tous les enfants que leurs parents ne peuvent surveiller constamment. M. L. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, prend sous sa protection, pour un temps indéterminé, tous les enfants qu'on voudra lui confier. Les parents n'auront à supporter ni frais de voyage ni frais d'entretien.

**Accident mortel.** — (Dép. partic.). — En descendant la côte des Rouges-Terres, M. Gilles, habitant rue de l'Abbaye, à Cherbourg, est tombé de bicyclette. Transporté à son domicile, il a succombé aux suites de ses blessures.

**Capitaine disparu.** — CHERBOURG (Dép. partic.). — Le corps du capitaine de la *Dolley-Varden*, disparu de son bord depuis samedi, vient d'être repêché. Le capitaine Edwon Appleton Court, qui était âgé de cinquante-six ans, a dû être victime d'un accident.

**Une femme se pend à Desvres.** — (Dép. partic.). — Mme Bacon, demeurant rue du Craquet, à Desvres, s'est pendue au plafond de son habitation au cours d'une crise de neurasthénie due à la mobilisation de plusieurs de ses enfants.



# Ayuntamiento de Madrid



# Nos Echos Illustrés



## L'AVATAR DU CHENE

Le géant des forêts est devenu montant d'échelle au sommet de laquelle un officier d'artillerie observe l'ennemi.



## LA GRENADE ALLEMANDE

Elle n'explosa pas, et le poilu qui la ramassa manie sans la craindre cette invention allemande.



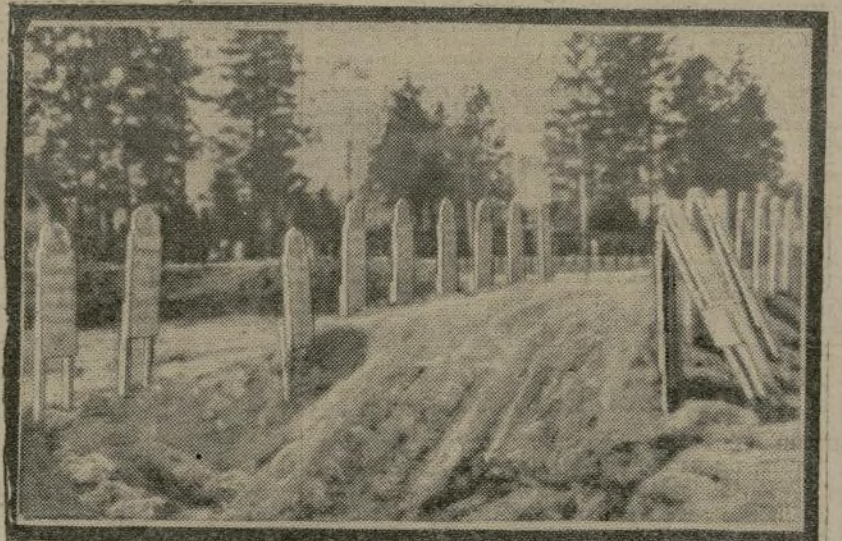
## LE SOUVENIR DES COLONIAUX

Sur le mur de l'église de Hans, près de Valmy, les officiers et soldats du corps colonial ont apposé une plaque célébrant l'héroïsme de leurs compagnons tués.



## DANS UN HOPITAL MILITAIRE ALLEMAND

Pour user le temps, les malades allemands n'ont rien trouvé de mieux que de découper et de coller les pièces d'un jeu d'« échecs ». Jamais occupation plus symbolique n'échut à des blessés qui tombèrent comme tomba leur patrie.



## LE CIMETIERE DES MUSULMANS

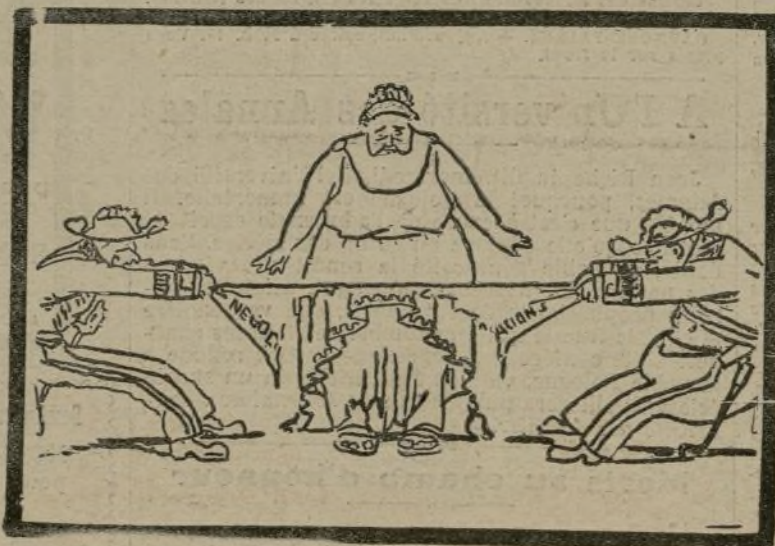
Dans le nord de la France, un cimetière musulman dresse ses stèles nues, où, selon la coutume islamique, sont brièvement relatés un nom, une date et une citation coranique.



## DANS LA TRANCHEE

— Ma chère Gretchen, j'ai bien reçu un mot de vous. Mais, dans la situation où je me trouve, j'aurais préféré un mou de veau.

(Edmond Ceria.)



— L'amitié italo-allemande.

— Elle ne tient plus que par un fil.

L'Europe consternée assiste à la rupture des « négociations » (celles-ci représentées par le « tapis » autour duquel les diplomates viennent de discuter en vain).

(Imparcial, Madrid.)



## TOUT LEUR EST BON

— Tes cuirassés ! comment comptes-tu me les envoyer ?

— Eurêka ! Par petits morceaux dans les valises diplomatiques...

(Rob. Duhamel.)